

**André FROSSARD**

# **Le sel de la terre**

**LES GRANDS ORDRES RELIGIEUX**

*Illustrations de l'auteur*

## SOMMAIRE

I.	En ce siècle dit incroyant	p. 1
II.	Les ordres dans l'Eglise	p. 4
III.	La question d'argent	p. 6
IV.	Le test de saint Benoît	p. 7
V.	Solesmes prie	p. 11
VI.	Le sourire de la Trappe	p. 14
VII.	Saint Bernard	p. 16
VIII.	Vocations trappistes	p. 18
IX.	Les Chartreux	p. 20
X.	Umbratilem	p. 25
XI.	La flamme du Carmel	p. 26
XII.	Les déjeuners dominicains	p. 28
XIII.	L'Ecole de saint Thomas d'Aquin	p. 31
XIV.	Procès du Jésuite	p. 34
XV.	Le miracle de saint François d'Assise	p. 38
XVI.	Conclusion	p. 40

## I

### EN CE SIÈCLE DIT INCROYANT

Dans le dédale fortifié du Mont Saint-Michel, une dame-touriste apercevant un jour un religieux de saint Dominique en costume du temps eut cette exclamation scandalisée :

- Quoi ! A notre époque, il existe encore des gens pareils ?

On eut sans doute achevé de confondre la dame-touriste en lui révélant que le porteur de ce costume insolite, non content de se vêtir de bure et de se raser le sommet du crâne, se rattachait en outre aux âges révolus par un triple vœu de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, en contradiction absolue avec ce que l'on croit connaître de l'idéal moderne.

- A notre époque, des vœux pareils !

J'entends d'ici le soupir de la dame s'effondrant sous l'œil ironique des chimères, tandis que dans l'azur saint Michel poursuit son combat immobile, perché, au plus haut du clocher, comme un oiseau d'argent sur la carcasse de quelque animal fabuleux échoué sur une plage à l'aurore des temps historiques.



Je ne sais s'il existe aujourd'hui beaucoup de dames incapables de supporter la vue d'un moine dans son décor naturel, mais, si nous sommes loin de l'art gothique, nous sommes à une distance incalculable de l'esprit médiéval et l'écart grandit tous les jours. Nous entretenons tout ensemble le plus grand respect pour les cathédrales et la plus grande ignorance de la foi qui les a bâties, si bien que celle-ci ne nous paraît souvent rien de plus, ni de mieux, qu'une sorte de secret professionnel des architectes du XIII<sup>ème</sup> siècle :

- Qu'est-ce que la foi ?

- La foi, vous dira le premier venu, est ce qui faisait sortir les cathédrales de terre et leur permettait de s'élever, avec le minimum de contreforts, à des hauteurs inconnues des maçons gallo-romains. La foi est l'antique recette de la voûte sur croisée d'ogives, abandonnée depuis la découverte du béton. Nous n'avons plus de foi pour bâtir.

- Qu'est-ce que le Dogme ?

- Le Dogme catholique est un local disciplinaire pour intelligences vagabondes, une sombre maison d'arrêt où, au prix des menues humiliations de la fouille et de l'écrou, les esprits retrouvent (la tête basse) le calme et la sécurité de la détention.

- Les articles de foi ?

- Les articles de foi sont autant de bornes imposées à l'humaine raison, à laquelle, d'une voix chargée d'anathème, le Dogme a dit une fois pour toutes : « Tu n'iras pas plus loin ».

Les comparaisons de ce petit catéchisme athée ne sont pas entièrement inexactes, à cela près qu'elles sont naturellement contraires à la vérité. Notre condition en ce monde ressemble bien à celle du prisonnier dans son cachot, mais le dogme, c'est la fenêtre, et si l'Église a jamais mis la main aux murs de notre prison, c'est pour y faire des trous. L'athée n'est pas celui qui perce le mur pour regarder au dehors, mais celui qui le rebouche dans l'espoir naïf d'oublier sa prison en même temps que le monde extérieur. La hardiesse de l'esprit ne consiste pas à « dépasser les limites du dogme », mais à les atteindre, et ce n'est pas à cause de ses audaces que l'hérésie encourt la condamnation de l'autorité religieuse, c'est à cause de ses timidités : on n'a jamais vu un hérétique dépasser le dogme de l'Incarnation, mais on en a vu beaucoup qui manquaient de la vigueur intellectuelle nécessaire pour le concevoir et ne révéraient qu'un homme ou adoraient un Dieu où l'Église reconnaît et proclame un Dieu fait homme.

Méconnaissant ainsi la foi, nous comprenons fort mal ceux qui en vivent, et de même que nous la lions à une certaine forme d'art révolue, de même, sous les voûtes sonores de nos abbayes, ce sont des religieux de pierre que l'on s'attend à trouver, non des moines vivants.



Pourtant, il y en a ! Et non seulement dans l'ombre des couvents où l'invisible lumière de la contemplation tient leur âme attentive et silencieuse, mais sur toutes les routes, dans tous les chemins, qu'ils sont parfois les premiers à tracer, souvent les derniers à parcourir, vêtus de blanc, de noir ou de marron, barbus ou rasés, chaussés des sandales franciscaines ou du brodequin jésuite, armés du rosaire ou du crucifix, ils n'ont pas l'air dépaysés le moins du monde au siècle d'Einstein, ils marchent à la vapeur ou au pétrole comme vous et moi, passent les mers en avion et tissent autour de la terre, capuchon et scapulaire au vent, un réseau de monastères, d'écoles, d'hôpitaux et d'institutions religieuses ou sociales, solide, serré, dont les mailles rompues sont inlassablement renouées d'un jour – ou d'un siècle – à l'autre, et qui fait de l'Église catholique et apostolique, capitale Rome, la plus grande puissance spirituelle de tous les temps.

Des Augustins Récollets aux Missionnaires de la Sainte-Famille, la simple nomenclature des Ordres occupe plusieurs pages de *l'Annuaire pontifical* et l'on dit que M<sup>gr</sup> le Secrétaire de la Sacrée Congrégation des religieux, qui administre les trois cent mille religieux et les huit cent mille religieuses de l'univers chrétien, est seul à en connaître la liste complète, comme à pouvoir mettre un habit sur le nom de « Caracciolin » ou d'« Antonin de saint Hormisdas ».

Chose étrange, en vérité, déconcertante pour les dames-touristes : à se pencher sur les rôles de Monseigneur, on s'aperçoit que le recrutement de ses armées, loin de diminuer inexorablement à mesure que l'on s'éloigne du moyen âge, se maintient à travers l'histoire comme si la quantité nécessaire et suffisante de « sel de la terre » avait été fixée une fois pour toutes par un mystérieux décret. La courbe statistique est mouvementée, mais elle ne marque nulle tendance générale à s'infléchir. Le rythme des fondations reste égal, imperturbable, au milieu des guerres et des révolutions ; de même qu'une épidémie fait éclore les dévouements, ainsi une juste loi semble compenser le désordre des mœurs ou des idées par une recrudescence de pieuses vocations, et tandis que le conquérant, le politique, le prophète social croient déranger la balance des forces et incliner l'histoire, une main invisible est là, qui rétablit doucement l'équilibre à leur insu.

Certes, nous n'en sommes plus aux grandes moissons religieuses du moyen âge, mais si le déclin des Ordres avait obéi aux lois qui règlent d'ordinaire la chute des institutions périmées, il n'y aurait plus un seul moine sur la terre depuis longtemps. La coalition de la Réforme et de la Renaissance eût vaincu, les foyers de vie monastique se fussent éteints l'un après l'autre, la Révolution n'eût point trouvé à combattre d'autres « superstitions » que les siennes et Napoléon n'aurait pas eu à nous faire savoir qu'il était hostile

au retour des religieux, « l'humiliation monacale étant destructrice de toute vertu, de toute énergie et de tout gouvernement »<sup>1</sup>. La situation, nette de tout candidat au cloître, nous eût épargné ce martial aphorisme qui succédait de peu à la bousculade de Brumaire, où l'on avait vu les représentants des vertus civiques sauter par les fenêtres et plonger dans les massifs de Saint-Cloud à l'apparition des moustaches de la Garde (le souvenir des religieux martyrs de la Terreur n'était pas très loin non plus).

Le XIX<sup>ème</sup> siècle, enfin, à l'enseigne du Matérialisme scientifique et du Progrès réunis, eût régné sans partage sur les esprits et sur les coeurs. Il ne s'est rien produit de tel. De 1850 à 1900, on ne compte pas moins de dix-sept grandes fondations nouvelles. Je cite : Missions africaines, Prêtres du Saint-Sacrement, Salésiens de saint Jean Bosco, Pères Blancs, Prêtres du Sacré-Cœur... L'âge d'or du scientisme athée aura été celui d'une nette renaissance religieuse, demeurée obscure, bien entendu, à ses propres contemporains.

Exactement comme notre arrogant XX<sup>ème</sup> siècle, notre siècle de la vitesse, de la télévision, du radar et de la machine à penser, qui semble exclure toute possibilité de recueillement, toute forme de vie intérieure, notre âge atomique enfin voit, – ou plutôt ne voit pas, car les événements lui passent trop vite devant les yeux pour qu'il puisse voir quelque chose –, un renouveau de monachisme médiéval s'implanter, croître et embellir dans les pays les plus entichés de progrès mécanique, à dix pas des grandes concentrations industrielles d'Amérique du Nord, par exemple, où les Trappistes contemplatifs du plus pur style roman prennent un essor étonnant en dépit, que dis-je ! sous la poussée du matérialisme environnant.

Après cela, d'ambitieux mortels peuvent toujours s'imaginer qu'ils écrivent l'Histoire. Dans la meilleure hypothèse, ils n'en écrivent que la moitié.

- Assez, assez ! Dirait-on pas, à vous entendre, que le monde est en train de s'emmoiniller sans s'en apercevoir ?



Oh ! Je ne verse pas dans l'optimisme apostolique de ces chrétiens conquérants de 1935 que l'on a vus conquis les uns après les autres par la politique, je ne prétends pas que ce siècle soit un siècle de foi comparable à celui de saint Bernard, encore que le nombre des appelés ne donne aucune indication valable sur le nombre des élus, les temps de pléthore religieuse, au bout du compte, n'étant peut-être pas plus riches de saintetés authentiques que les temps de disette spirituelle. Il me suffit que ce soit un siècle comme les autres, apportant, lui aussi, la preuve qu'à travers les vicissitudes de l'esprit religieux chaque génération fournit son contingent régulier de porteurs d'Évangile, apôtres, ermites ou missionnaires. Il est permis de les récuser, de tout ignorer d'eux, de leur vocation, de leur genre de vie, de leur témoignage. Mais ils existent, ils n'appartiennent pas au XII<sup>ème</sup> siècle, mais au nôtre, et tandis que nous croyons révolu le temps des moines, tandis qu'un grand nombre d'entre nous rangent tout naturellement les vérités de foi au rayon des misères et fabliaux du moyen âge, tous les jours des hommes jeunes, sains de corps et d'esprit, frappent à la porte des maisons de prière et demandent l'habit qui surprend si fort les dames-touristes du Mont Saint-Michel.

Car l'homme d'aujourd'hui n'est pas toujours et exclusivement passionné de mécanique, de mécanique industrielle, de mécanique sociale et de mécanique sexuelle.

Il arrive qu'il sente le poids de son éternelle destinée, qui est aussi le poids de sa couronne.



Un voyage à travers les grands Ordres monastiques donne plus d'une fois les émotions fraîches d'une exploration. Il n'est pas nécessaire de franchir les mers, ni même de parcourir un nombre élevé de kilomètres : il suffit le plus souvent de passer d'un cloître à l'autre pour avoir l'impression de changer de planète. La distance du Jésuite au Franciscain est aussi grande que celle du Martien des romans d'anticipation au rêveur incorrigeable dont la lune est le logis traditionnel. Ils diffèrent en tout, par le caractère, la pensée, le visage, le costume et le style. Sous tous les climats, l'humble maison franciscaine

<sup>1</sup> Henry MARC-BONNET, *Histoire des Ordres religieux* (Presses universitaires)

semble retenir un peu du gai soleil de Toscane entre ses murs de brique rouge, tandis que la bâtie carrée du Jésuite n'offre pas plus de prise à l'imagination qu'un classeur administratif. Préparé à l'action par quatorze années de formation intellectuelle et morale, le Jésuite sort de son école avec la force et la vitesse d'un obus de marine : il ira éclater où l'on voudra, un obus ne choisit pas son objectif.

Laissant le Jésuite pour le petit Frère de saint François d'Assise, vous quittez l'école à feu pour le séjour doré de l'enluminure. Et quelle surprise émerveillée pour le voyageur qui goûte, – oh ! du bout des lèvres, et comme on prend avec précaution d'un plat exotique –, la douceur de la paix bénédictine, et la sérénité neigeuse de la contemplation cartusienne ! Auprès de ce monde temporel qui tend de toutes ses forces à la standardisation complète des citoyens, que les instituts de « sondages » commencent d'ailleurs à compter par paquets de cent mille, l'univers religieux est si divers qu'il conviendrait mieux de parler à son propos des *mondes* spirituels. Un lieu commun affirme que « les caractères se révèlent dans les grandes occasions ». Eh bien, les moines sont des hommes qui se placent volontairement devant les grandes occasions du silence et du jeûne perpétuels, de la solitude ou du martyre : la richesse et la diversité des caractères nés de ces confrontations héroïques défie l'inventaire.

## II

### LES ORDRES DANS L'ÉGLISE

Si l'on pouvait, sans excès d'humour, comparer l'Église à une « république autoritaire » présidée par le Pape et administrée par le clergé séculier, alors on pourrait dire que les Ordres religieux tiennent à peu près dans l'Église catholique la place des corps constitués dans l'État, les uns représentant le corps enseignant, les autres la magistrature, les Jésuites l'armée, les Dominicains la Sorbonne, les Ordres purement contemplatifs jouant un rôle comparable à celui des grands établissements de crédit ou de ces banques privilégiées qu'on appelle « instituts d'émission ».

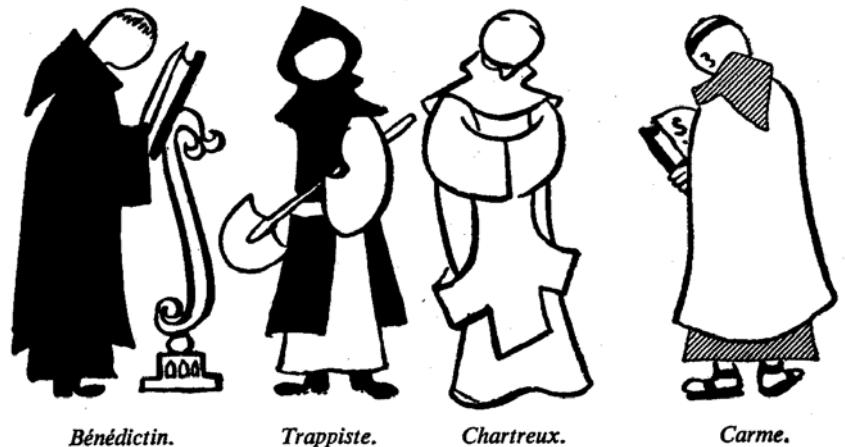
Certes, l'analogie est lointaine. Il faut, pour le moins, spiritualiser la comparaison. La Trappe, la Chartreuse, le Carmel ressemblent à des banques dans la mesure où celles-ci, sans exercer directement aucune activité commerciale ou industrielle (on ne fabrique rien dans une banque) détiennent un pouvoir considérable sur l'organisme social : la Trappe, la Chartreuse, le Carmel détiennent un pouvoir analogue sur l'économie spirituelle de l'Église sans participer davantage à son action visible. La prière, le flux de la vie intérieure tiennent ici le rôle dévolu ailleurs à l'argent.

Si la Compagnie de Jésus est comparable à une armée, c'est par la discipline exemplaire qu'elle sait obtenir de ses membres et surtout par son voeu spécial d'obéissance au Saint-Siège, qui permet au Pape de disposer d'elle à son gré pour la fondation d'une université, le lancement d'une mission, telle oeuvre apostolique ou charitable, comme un général désigne un objectif à ses troupes et les manœuvre selon les besoins de sa stratégie : prête à occuper n'importe quelle position sur un ordre de Rome, la Compagnie n'est pas moins prête à l'évacuer au premier contre-ordre, abandonnant l'œuvre entreprise ou le terrain conquis avec la simplicité du soldat changeant de secteur ou de garnison. *Sur la terre comme au ciel* donne un bon exemple de cette obéissance de type militaire, dans une situation, toutefois, où le rose et le noir sont un peu trop sommairement répartis. On connaît le thème de la pièce de Fritz Hochwalder : un envoyé du Vatican, pour des raisons politiques mal fardées de théologie, somme les Jésuites de céder à la gloutonnerie de colons cruels et grossiers les territoires d'Amérique du Sud qu'ils gouvernent avec sagesse pour le bonheur des indigènes. Faut-il s'incliner, ou désobéir au Pape, et poursuivre contre sa volonté une expérience heureuse que la population verrait interrompre avec désespoir ? Un personnage de théâtre hésite pendant trois heures devant cette redoutable option. Un vrai Jésuite se pose la question après avoir bouclé ses valises, en attendant le bateau.



L'armée jésuite étant mise à part en raison de sa disponibilité totale à l'égard du Saint-Siège, tous les Ordres dépendent de Rome comme la chrétienté entière en dépend, mais d'une manière directe, le

privilège de l'« exemption » dispensant la plupart d'entre eux du contrôle de l'« ordinaire », c'est-à-dire des évêques. Cependant, à l'ombre du Vatican, les pouvoirs de M<sup>gr</sup> le Secrétaire de la Sacrée-Congrégation des religieux ne sont pas beaucoup plus étendus que ceux d'un chef de cabinet de l'Élysée. Les religieux se gouvernent eux-mêmes selon la charte qu'ils tiennent de Rome depuis dix ans, ou dix siècles, et qui fait de chaque Ordre une sorte de principauté ou de république confédérée au sein de l'Église. Tout Ordre a ses représentants au Vatican, où ils agissent un peu en ambassadeurs. Mais, à côté de cette représentation diplomatique, ils fournissent au Saint-Siège les deux tiers des « consulteurs » des grandes Congrégations pontificales et la majeure partie du personnel enseignant des collèges romains. Dans le domaine politique, le régime des États-Unis offrirait une analogie acceptable : les États confédérés, avec leurs traditions, leurs coutumes et leurs lois propres, relèvent néanmoins du pouvoir central de Washington et participent eux-mêmes au gouvernement de l'Union sans rien perdre, dans les limites de leur territoire, de leurs prérogatives particulières en matière de droit. Mais pour que la comparaison soit satisfaisante, il faudrait encore que le mode de gouvernement local diffère dans chaque Etat comme il varie avec chaque Ordre religieux.

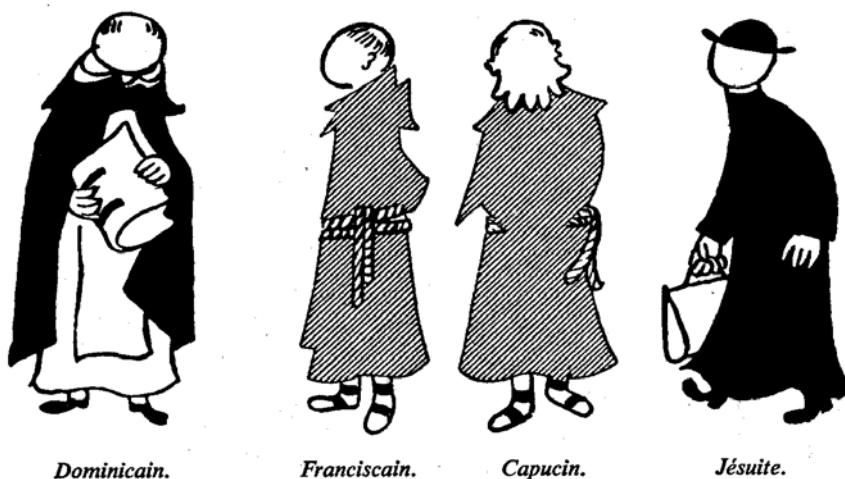


Bénédictin.

Trappiste.

Chartreux.

Carme.



Dominicain.

Franciscain.

Capucin.

Jésuite.

### HABITS RELIGIEUX



Le régime bénédictin, par exemple, est d'essence monarchique. L'Abbé bénédictin concentre tous les pouvoirs et règne à vie sur son monastère ; toutes les abbayes de saint Benoît constituent de petites principautés indépendantes très conventionnellement unifiées sous le sceptre honorifique d'un « Abbé-président ». Au contraire, les Dominicains sont nettement démocrates. Ils pratiquent l'élection temporaire à tous les échelons et poussent même la ressemblance avec le système qui est le nôtre jusqu'à changer fort souvent de gouvernement, c'est-à-dire de Prieurs et de Provinciaux. La démocratie dominicaine dure pourtant depuis près de huit siècles : le vœu de perfection des électeurs explique sans doute ce phénomène de longévité.

Le régime des Chartreux est de style aristocratique. Le Prieur de Chartreuse est élu à vie, comme l'Abbé bénédictin, mais, à la différence de celui-ci, qui règne sans partage sur sa maison et ne rend compte à personne de son administration, le Prieur cartusien relève du « chapitre général », assemblée annuelle et souveraine des prieurs de tous les couvents de l'Ordre.

Quant aux Jésuites, leur sens de l'autorité se traduit par l'élection trois « candidats » entre lesquels le Pape choisit le « Général » de l'Ordre, qui nomme à toutes les charges.

Ainsi le monde religieux pratique indifféremment les grandes formes classiques de gouvernement que le monde politique estime en général incompatibles. Elles se trouvent même combinées dans la plupart des Ordres. L'Abbé-monarque bénédictin est élu au suffrage universel, – à deux degrés, – il est prisonnier de sa Règle autant qu'un roi d'Angleterre peut l'être de la tradition britannique, et, si les Dominicains peuvent

passer pour « démocrates », c'est parce que les fonctions gouvernementales, chez eux, sont limitées dans le temps. Dans la société religieuse, les principes démocratiques, aristocratiques et monarchiques se mêlent, s'entrecroisent et se contre-buttent si bien qu'il est difficile de discerner la part de chacun dans le remarquable équilibre de l'édifice. En tout cas, le principe de l'élection libre – et secrète – est, partout à la base du pouvoir. Un Chartreux vote comme vous et moi, encore qu'une campagne électorale fasse moins de bruit dans son couvent que dans nos rues. On ne voit pas de candidat au priorat trinquer à son futur mandat, pour ce bon motif que nul ne fait acte de candidature. Au lieu d'être précédées de six semaines d'éloquence, de banquets et de tournées générales, les élections cartusiennes s'annoncent par trois jours de jeûne et de silence renforcé. C'est la mort des réunions publiques. Afin que l'on ne vienne point troubler le jugement des électeurs sous prétexte de l'éclairer, tout conciliabule préalable est interdit. Enfin, le votant est invité par les statuts de la communauté à se rappeler ceci : que, « de deux prieurs possibles, dont l'un est plus expert, dans les choses temporelles, l'autre plus spirituel, il faut élire ce dernier »<sup>2</sup>.

Les mœurs monacales sont contraires aux nôtres en tout, ou peu s'en faut. Alors qu'un Topaze, quel que soit le tonnage de ses pots-de-vin, peut mourir avec l'assurance qu'il se trouvera au moins un collègue pour célébrer la pureté de son désintéressement, on cite dans les chartreuses ce modèle d'oraison funèbre prononcée devant la dépouille d'un officier de l'Ordre : « C'eût été un assez bon moine, s'il avait su vaincre certain instinct de la propriété tout à fait déplorable en soi et particulièrement vain dans le genre de vie qu'il avait choisi ». Nous n'avons pas, nous autres, l'ambition d'être parfaits. Aussi avons-nous, sur les Chartreux, l'avantage de n'enterrer que des hommes de Plutarque.

### III

## LA QUESTION D'ARGENT

Les Ordres ayant leur constitution et leur gouvernement, il va de soi qu'ils ont aussi leurs finances, dont le ministre porte en général le titre de « procureur ». La charge, nullement enviée, ne fait jamais l'objet de la moindre compétition. On n'entre pas au couvent pour mettre en valeur son génie des affaires. Un excellent moine de la Trappe auquel venait d'échoir la responsabilité d'une haute fonction, après avoir envoyé à ses amis une lettre où il leur demandait de « prier pour lui », chose naturelle, leur en expédia de toute urgence une seconde annulant la première pour les supplier, toute réflexion faite, de « prier pour la Trappe », plus exposée que lui par sa promotion. Un vrai moine se résigne aux honneurs, en souhaitant que l'épreuve soit courte, et il reçoit l'annonce de son remplacement comme une grâce. Chez les Jésuites, la « réduction de grade » automatique fait d'ailleurs partie de la technique de « trempe » : les officiers de l'Ordre rentrent périodiquement dans le rang (ils n'en ressortent pas toujours).

Il n'a jamais été possible de chiffrer les ressources des Ordres, bien que cet intéressant travail ait été entrepris souvent, avec espoir, par des financiers d'État en délicatesse de fin de mois.

Les Bénédictins passent, – collectivement, s'entend, – pour gros propriétaires fonciers, ce qui s'explique assez bien par la stabilité de leurs maisons, où nulle convoitise ne menace de diviser l'héritage commun. C'est en quelque sorte une famille où joue encore le droit d'aînesse.

Les Trappistes possèdent des terres, mais non pas plus qu'ils ne sont capables d'en cultiver eux-mêmes. Une Trappe vit le plus possible en « autarcie économique » : l'abbaye de Cîteaux produit jusqu'à son courant électrique, à l'aide d'un barrage miniature. Leurs fermes modèles feraient très vite la fortune des Trappes, et, si les Trappistes ne veillaient scrupuleusement à limiter leurs gains, la régularité de leur travail, la simplicité de leur vie, leur patience enfin leur assureraient de tels avantages sur toute espèce de concurrence qu'ils finiraient par régner sur des provinces.

Les Chartreux ont également quelques propriétés situées, comme celles des Trappistes, dans les environs de leurs couvents. Les premiers élisant domicile dans des vallées sauvages, et les Trappistes s'installant de préférence au milieu de contrées marécageuses qu'ils savent rendre merveilleusement fertiles, les uns et les autres constituent sans difficulté d'amples domaines avec ces déserts que personne ne songe à leur disputer. Mais la grande ressource des Chartreux est le fameux elixir, la célèbre liqueur verte ou jaune fabriquée dans la distillerie ultramoderne de Voiron, et dont les milliers de bouteilles annuelles

<sup>2</sup> Emile BAUMANN, *Les Chartreux* (Grasset)

portent la sereine devise de l'Ordre : « Stat crux dum volvitur orbis » (la croix demeure, le monde passe), double symbole de permanence et d'instabilité dont les bons Pères expérimentent le premier terme, et les clients le second.

Quant aux Ordres que leur genre de vie n'attache pas à un coin de terre, leurs moyens d'existence sont extrêmement variés. Les Jésuites tirent leurs revenus de certains établissements scolaires aristocratiques, des ouvrages publiés par la Compagnie, des capitaux qui leur arrivent par voie de donation ou d'héritage et qui, gérés avec la prudence et le discernement que les Jésuites n'appliquent pas aux seules affaires de théologie, représentent en fin de compte une fortune régulièrement convertie en fondations nouvelles.

Franciscains et Dominicains, dits « Mendians » à cause de leur règle primitive, qui leur interdisait de rien posséder, ne se livrent pas exactement à la mendicité sur la voie publique mais leurs finances incertaines justifient encore aujourd'hui, au moins en partie, le titre de noblesse évangélique que le moyen âge leur avait conféré. Leurs sources de revenus sont à peu près les mêmes que celles des Jésuites, mais ils dépendent davantage, dit-on, de la générosité de leurs donateurs.



Mendians exceptés, les Ordres sont-ils aussi riches que la propagande de leurs adversaires le prétend et que les régimes à bout de finances se plaisent à l'imaginer ? Ma foi, les faillites sont rares dans leur histoire, plus rares que les pillages et les expropriations. Il faut dire qu'un moine est capable de supporter des années de disette sans se plaindre, le standard de vie du moine est certainement l'un des plus médiocres du monde, et, quand un conseil de religieux se résout à rédiger un cahier de revendications, c'est en général pour obtenir l'autorisation de renforcer l'ascétisme de la règle. On a vu, certain jour, une délégation de contemplatifs, dont le plus jeune avait près de quatre-vingts ans, se présenter aux portes du Vatican pour supplier le Pape de renoncer aux remises d'austérité qu'il se proposait de leur accorder : leur grand âge suffisait à prouver, disaient-ils, la douceur de leur régime. Dans ces conditions, la question d'argent ne se pose vraiment qu'à la dernière extrémité.

La plupart des Ordres ont traversé des périodes de faste, plusieurs d'entre eux ont été riches à provoquer le scandale, la sourde colère des petites gens, – ou des grands saints comme Bernard de Clairvaux, qui flétrissait le luxe des Abbés de Cluny avec une violence polémique telle que ses biographes en sont encore effrayés (il est bon d'ajouter que notre très-pieux et très-pur saint Bernard avait tôt fait de relever des indices de sybaritisme où nous ne verrions que pénitence et renoncement). Mais nous n'en sommes plus là. Le temps des « bénéfices » est passé, les Abbés ne lèvent plus d'impôts, nos religieux vivent pauvrement. Nous n'avons plus d'Abbés de Cluny. De saint Bernard, non plus.

## IV

### LE TEST DE SAINT BENOIT

La tradition monastique est née vers le III<sup>ème</sup> siècle, disent les manuels, de ces « ermites » ou « anachorètes » épris de solitude « et qui abhorraient si fort toute espèce de compagnie », ajoutait jadis un plaisant auteur, « qu'ils se réfugiaient dans le creux des rochers sitôt qu'ils apercevaient un lézard ». L'ère des martyrs était close, la fin des persécutions laissait l'héroïsme sans emploi, bref la vie chrétienne menaçait de s'affadir.

On vit alors des hommes puissants en personnalité quitter les villes de l'Empire où l'Église coulait les jours paisibles du conformisme social, gagner les déserts du Moyen-Orient et administrer au monde la triple leçon de recueillement, de silence et de mortification qui se répète depuis sans relâche dans ces « écoles du service divin » qu'on appelle « couvents ». Ce fut l'heure de ces immenses Pères du Désert qui se dressent à l'entrée des temps chrétiens comme de formidables colonnes de prière.

Un ermite ne reste jamais seul très longtemps : la renommée lui amène d'innombrables curieux, et la grâce, quelques amis. Durant les trente années que saint Siméon Stylite vécut perché sur une colonne de dix-huit mètres de haut (le fait est historiquement vérifié), des milliers de badauds défilèrent à ses pieds pour le regarder grignoter sa feuille de chou hebdomadaire et établir, entre ciel et terre, un record de

pénitence qui n'est pas près d'être battu. Le prochain concours de Styliques n'est pas pour demain.

On allait « voir l'ermite » comme on va le dimanche, au Bourget, voir l'« homme-oiseau », et je ne serais pas trop surpris que l'on ait pris des billets pour assister à l'envol mystique du premier, comme on en prend de nos jours pour contempler l'atterrissement du second. Il s'échangeait d'ailleurs dans ces foules admiratives, mais quelque peu scandalisées (la chronique a gardé la trace de leurs objections), le même genre de réflexions qu'aujourd'hui devant l'apparente inutilité de ces performances ascétiques qui privaient l'Église d'athlètes de la foi dont les forces eussent été mieux employées dans le monde. On parlait – déjà – d'« évasion », de « fuite au désert », expression désobligeante qui devait donner naissance au mot fâcheux de « désertion ». Car les touristes de la religion ont toujours confondu le déserteur, qui fuit le combat, et l'ermite qui se lance au contraire avec tant d'impétuosité à l'assaut qu'il se retrouve tout seul dans le *no man's land*.

Un moine auquel on disait que le monde n'aime guère ces contemplatifs qui semblent se désintéresser du prochain pour aller, eux qui sont « le sel de la terre », saler les sables du désert, répondit en souriant :

- « Oh, vous savez, on se prend facilement pour le sel de la terre, et l'on se rend compte un jour ou l'autre que le monde vous trouve un agréable goût de sucre... »



Mais l'érémisme, avec ses rudes disciplines, n'éveille pas seulement la curiosité, il suscite aussi des vocations. En se retirant, la marée du dimanche laisse quelques coquillages sur le sable... Les cabanes de ces arrivistes de la sainteté que sont les anachorètes commencent à pousser comme par enchantement, et l'ex-solitaire déniché se voit un jour promu, sans l'avoir désiré, chef d'école et chef de communauté. Que cinq ou six ermites partagent leur pitance, récitent ensemble quelques prières, dressent une barrière pour éloigner les importuns, pour se protéger des animaux sauvages ou pour marquer symboliquement le périmètre de leur enclave spirituelle, et nous voici devant une ébauche de monastère qui éprouvera bientôt la nécessité de se donner des lois, – qui deviendront la Règle – et de faire souscrire ses membres à certains engagements irrévocables, – que l'on nommera plus tard « vœux solennels ». On sera passé du même coup de l'« érémisme » qui ne survit plus que partiellement chez les Chartreux et les Carmes, au « cénobitisme », forme désormais universelle de la vie religieuse.

C'est ainsi que tout a commencé. Il a bien fallu que l'Église intervînt pour codifier un nouveau genre de vie chrétienne qui ne produisait pas que des saints. Tandis que les Pères du Désert et leurs émules reculaient héroïquement les bornes de la pénitence, des anachorètes de moins bonne race glissaient tout doucement dans une existence paresseuse, « sans autre loi, dit saint Benoît, que la satisfaction de leurs désirs, appelant saint tout ce qu'ils ont imaginé ou décidé, et déclarant illicite ce qui ne leur agrée pas »<sup>3</sup>. On convînt donc d'imposer des lois aux amateurs de cénobitisme.

Le plus grand des législateurs monastiques a été, au VI<sup>ème</sup> siècle, saint Benoît de Nursie, ex-ermite des grottes de Subiaco, assiégié de disciples (il avait dû les répartir en douze communautés), en qui l'Église salue le « Patriarche des moines d'Occident » et dont la Règle reste le chef-d'œuvre du genre. C'est, en soixante-douze articles d'une remarquable concision, un recueil d'instructions morales ou pratiques portant avec précision sur tous les points de l'état religieux, fixant en quelques lignes apparemment éternelles la part de l'oraison, du travail et du repos dans une existence consacrée au service divin. Ces courtes pages contiennent un précis de spiritualité, un code de gouvernement monastique et une série de définitions chrétiennes si claires, si parfaites qu'elles ont fourni à la plupart des grands Ordres les principes de leur vie contemplative.



Du VI<sup>ème</sup> au XIII<sup>ème</sup> siècle, tous les moines d'Orient ou d'Occident ont été des « contemplatifs ». On ne concevait pas que la vie proprement religieuse pût prendre une autre forme que la contemplation, laquelle

<sup>3</sup> Dom Augustin SAVATON, *La Règle de saint Benoît* (Abbaye Saint-Paul de Wisques)

est tout autre chose qu'un *dolce farniente* bercé de rêveries métaphysiques et de patenôtres ensommeillées. L'incompatibilité du « monde » et du christianisme paraissait alors si bien établie que l'idée de quitter le monde pour mener une vie chrétienne semblait toute naturelle aux esprits vraiment religieux. Faire son salut dans le « siècle » passait pour une entreprise non pas impossible, certes, mais des plus aléatoires, contrairement à l'opinion presque unanime des chrétiens modernes, qui s'intéressent d'ailleurs beaucoup moins à leur salut personnel et beaucoup plus à celui du voisin, qu'ils s'emploient à « rechristianiser » par toutes sortes d'audacieux procédés, au besoin en se déchristianisant eux-mêmes. En tout cas, au long des soixante-douze articles de sa Règle, saint Benoît ne prend pas une seule fois la peine de justifier une forme de vie dont personne, parmi les fidèles sérieux, ne mettait en doute la valeur, la perfection et même la nécessité.

Aujourd'hui, hélas ! nous sommes tout à fait sûrs que les gens du VI<sup>ème</sup> siècle étaient dans l'erreur, et rien n'est aussi ardu, ici-bas, que de légitimer la vocation contemplative. Rien ne sert de dire que ces moines immobiles et reclus ont, en fait, l'histoire le prouve, converti l'Europe au christianisme, tandis que toute notre agitation ne l'empêche pas de perdre ta foi à vive allure, on reste incrédule devant ce miracle d'apostolat *statique*, et l'on persiste à tenir le couvent de contemplatifs pour le dernier refuge de l'oisiveté, de la faiblesse et de l'égoïsme. Qu'y faire ? Le monde moderne ne comprend pas qu'il soit plus difficile de faire un chrétien qu'un radical-socialiste, il n'a pas la moindre notion de la bataille sanglante qu'un chrétien est obligé de soutenir contre lui-même jour après jour s'il entend rester fidèle à l'esprit de son christianisme : le monde moderne, pour tout dire, n'a pas lu les soixante-douze préceptes du chapitre IV de la Règle de saint Benoît, qui donnent aux âmes éprises d'idéal le moyen de faire une honorable carrière. Les voici, dans leur éblouissante simplicité :

1. Premièrement, aimer le Seigneur Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces.
2. Ensuite, le prochain comme soi-même.
3. Puis, ne point tuer.
4. Ne point commettre l'adultère.
5. Ne point voler.
6. Ne point convoiter.
7. Ne point porter faux témoignage.
8. Honorer tous les hommes.
9. Et ce que nous ne voudrions pas que l'on nous fît, ne point le faire à autrui.
10. Se renoncer soi-même.
11. Châtier son corps.
12. Ne point s'attacher à ce qui flatte les sens.
13. Aimer le jeûne.
14. Soulager les pauvres.
15. Vêtir ceux qui sont nus.
16. Visiter les malades.
17. Ensevelir les morts.
18. Secourir ceux qui sont dans l'épreuve.
19. Consoler les affligés.
20. Se faire étranger aux mœurs du siècle.
21. Ne rien préférer à l'amour du Christ.
22. Ne point satisfaire sa colère.
23. Ne point se réserver une heure pour la vengeance.
24. Ne point garder de fausseté dans son cœur.
25. Ne point donner une paix menteuse.
26. Ne point se départir de la charité.
27. Ne point jurer de peur du parjure.
28. Dire la vérité de cœur comme de bouche.
29. Ne point rendre le mal pour le mal.
30. Ne point faire d'injustice, mais supporter patiemment celle qui nous serait faite.
31. Aimer ses ennemis.
32. Ne point répondre à la malédiction par la malédiction, mais plutôt par la bénédiction.

33. Soutenir persécution pour la justice.  
 34. N'être ni superbe.  
 35. Ni adonné au vin.  
 36. Ni grand mangeur.  
 37. Ni avide de sommeil.  
 38. Ni paresseux.  
 39. Ni murmurateur.  
 40. Ni détracteur.  
 41. Mettre en Dieu son espérance.  
 42. Le bien que l'on découvre en soi, l'attribuer à Dieu, non à soi-même.  
 43. Quant au mal, s'en reconnaître toujours coupable, et se l'imputer.  
 44. Craindre le jour du jugement.  
 45. Avoir frayeur de l'enfer.  
 46. Désirer la vie éternelle de toute l'ardeur de son âme.  
 47. Avoir chaque jour la mort présente devant les yeux.  
 48. Veiller à toute heure sur ses actes.  
 49. Tenir pour certain qu'en tout lieu Dieu nous regarde.  
 50. Briser aussitôt contre le Christ les pensées mauvaises qui surviennent dans le cœur.  
 51. Et les découvrir à un ancien versé dans les choses spirituelles.  
 52. Garder ses lèvres de toute parole méchante ou perverse.  
 53. Ne pas aimer à parler beaucoup.  
 54. Ne point dire de paroles vaines.  
 55. N'aimer point le rire trop fréquent et aux éclats.  
 56. Entendre volontiers les lectures saintes.  
 57. Vaquer fréquemment à la prière.  
 58. Confesser chaque jour à Dieu, dans la prière, avec larmes, ses fautes passées, et à l'avenir s'en corriger.  
 59. Ne pas accomplir les désirs de la chair.  
 60. Haïr la volonté propre. Obéir en toutes choses aux enseignements de l'Abbé, alors même que, ce qu'à Dieu ne plaise, il se démentirait dans ses œuvres, nous rappelant ce précepte du Seigneur : ce qu'ils disent, faites-le, ce qu'ils font, gardez-vous de l'imiter.  
 61. Ne pas chercher à passer pour saint avant de l'être.  
 62. Accomplir chaque jour, dans sa vie, les préceptes de Dieu.  
 63. Aimer la chasteté.  
 64. Ne haïr personne.  
 65. Etre sans jalousie et ne point céder à l'envie.  
 66. N'aimer point la contestation.  
 67. Fuir les honneurs.  
 68. Révéler les anciens.  
 69. Aimer ceux qui sont plus jeunes.  
 70. Prier pour ses ennemis, dans la charité du Christ.  
 71. Rentrer en paix, avant le coucher du soleil, avec ceux dont nous a séparés une discorde.  
 72. Et ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu.

Tels sont les soixante-douze mots d'ordre préliminaires du code de la sainteté bénédictine. C'est à peine si l'on retrouve une dizaine d'entre eux dans la moyenne morale établie par l'usage.



Aimez-vous les tests ?

Marquez d'un point rouge chacun des préceptes que vous pratiquez d'une façon habituelle.

Si, en bonne conscience, vous comptez un minimum de cinq points rouges, vous pouvez faire un excellent député M.R.P.

A vingt, vous êtes un chrétien de bon conseil; à trente-six, la morale ordinaire n'est déjà plus pour vous qu'un mauvais souvenir : vous commencez à vous mouvoir sans trop grimacer sur le plan supérieur de la charité. Mais, si vous atteignez à soixante-douze points rouges, alors saint Benoît, pour toute louange, dira simplement que l'on peut espérer faire de vous, un jour, un homme quelque peu spirituel. Ajoutez à cette liste de prescriptions élémentaires huit heures quotidiennes de prière commune ou privée, huit heures de travail aux champs, – comme les Trappistes, – dans une bibliothèque ou un atelier, – comme les Bénédictins, – et vous aurez une idée de ce que l'on entend par « vie contemplative ». L'oisiveté n'y a pas une heure à elle, la faiblesse a tôt fait de chercher un autre refuge, et l'égoïsme n'y est pas à l'aise, mon Dieu, c'est le moins qu'on puisse dire.

Mais le « test » contraire est également révélateur. On peut marquer de points bleus les commandements de saint Benoît que l'éducation moderne, la morale courante, l'habitude enfin, tiennent pour démodés, arbitraires, absurdes ou impossibles.

La contre-épreuve donne des résultats surprenants. Le chrétien modéré constate que la moitié de son christianisme est passée par profits et pertes, et qu'il s'est établi peu à peu, à la place, une demi-religion, ou plutôt une sorte de contre-religion spontanée dont personne n'a jamais défini les principes. Tout à l'heure, devant son maigre total de points rouges, il s'étonnait de cheminer si loin de la perfection. Devant ses points bleus, il s'aperçoit, non seulement que la sainteté est hors d'atteinte mais qu'à vrai dire il n'en veut pas.

## V

### SOLESMES PRIE

Quand on veut électrifier une région, on commence par construire un barrage. Un couvent, avec sa clôture, c'est aussi un barrage. comme l'eau dans un lac artificiel, la vie extérieure s'accumule derrière ses murs, qui laissent filtrer d'elle ce qu'il faut pour alimenter une sage industrie. Ce qu'un couvent reçoit ainsi du monde en force motrice, il le transforme en prière et le lui rend en lumière spirituelle.

Une centrale électrique s'appelle aussi une « station » : l'électricité va vite, mais elle ne se fabrique pas en courant. L'énergie spirituelle non plus.

C'est ainsi qu'aux côtés du clergé séculier les « moines civilisateurs » de saint Benoît avec leurs innombrables « stations » contemplatives, dont le Génissiat fut l'illustre abbaye de Cluny, ont électrifié, je veux dire christianisé l'Europe. Nous nous représentons mal, aujourd'hui, la puissance de ce miracle.

Qui paie ses dettes s'enrichit. Il serait avantageux de faire le compte de ce que notre vieille Europe doit à ses moines bénédictins, en commençant par les biens matériels, qui sont nombreux et variés. Montalembert, dans *Les Moines d'Occident*, cite l'art d'acclimater les fruits délicats et de rendre les graines productives, d'élever les abeilles et de fabriquer la bière avec le houblon, la découverte de la fécondation artificielle du poisson et la création des fromageries du Parmesan. On leur reconnaît le mérite d'avoir semé de vignobles les collines de Bourgogne et la vallée du Rhin ; nos paysans et nos éleveurs leur doivent plus d'une recette. Une abbaye médiévale est « une puissance économique, un foyer de bienfaisance, un organisme social »... La libéralité des cloîtres était proverbiale. Cluny entretenait annuellement dix-sept mille pauvres. Chaque monastère, d'après ses ressources, s'obligeait à des distributions régulières de secours : « Aumône tous les jours ; aumône trois fois la semaine ; aumône à tous les passants ; aumône générale le dimanche ; aumône à tous ceux qui demanderont »<sup>4</sup>.

Aux bienfaits matériels l'histoire ajoute les biens plus élevés de l'enseignement, de la justice et de la paix. On sait cela, pour l'avoir appris aux alentours de la sixième, mais on l'aura sans doute oublié, puisque l'on s'interroge toujours sur l'utilité des moines, comme si le travail n'occupait pas dans leur vie autant de place que dans la nôtre, comme si le travail manuel lui-même, réputé servile par toute l'Antiquité, avait reçu ses lettres de noblesse de Karl Marx et non de l'établi de saint Joseph, du métier de saint Paul, et de la règle de saint Benoît.

On sait aussi qu'ils nous ont transmis fidèlement les lumières grecques et latines, qui ont traversé le

<sup>4</sup> Mgr Jean DE HEMPTINNE, *L'Ordre de saint Benoît* (Editions de Maredsous)

moyen âge sans parvenir, paraît-il, à éclairer une seule intelligence, et ils ne se doutaient guère que nous leur garderions plus de reconnaissance pour nous avoir conservé les platitudes d'Ovide que pour nous avoir enseigné le christianisme – dont nous sommes les enfants.

Les enfants sont ingrats.



Il est vrai que notre Histoire est si bizarrement écrite, sous le patronage de ce ménage à trois qu'elle forme avec l'Évolution et le Progrès ! A la lire, on croirait voir les héroïques humanistes de la Renaissance s'emparant de vive force, au péril de leur vie, du trésor des belles-lettres païennes enfoui et furieusement défendu par le dragon de l'obscurantisme, alors qu'il leur a suffi de se baisser pour ramasser les pelures d'Horace ou de Cicéron abandonnées dans toutes les clairières par les bacheliers des universités médiévales en pique-nique. Si le moyen âge avait eu la crainte mêlée d'horreur qu'on lui prête à l'égard des textes des anciens, on s'expliquerait mal que ses moines se soient échinés à en faire tant de copies. N'importe ! Nous continuerons à décerner les honneurs de la Découverte aux pionniers retardataires de la Renaissance, dont les livres d'histoire nous invitent à révéler la frileuse image, le nez pointu et le bonnet de nuit ; car ces audacieux champions des Lumières n'avaient point trop fière mine, et l'on ne sait ce qui leur faisait ainsi le dos rond, de l'abus des veilles studieuses ou des réverences d'antichambre. Et, s'il faut marquer tout de même un peu de reconnaissance aux moines copistes, on leur dédiera la demi-gratitude narquoise que l'on réserve au maladroit qui vous a involontairement rendu service.



#### SOLESMES

Que voulez-vous ? Nous paraissions condamnés à nous tromper tout le temps, à nous tromper sans cesse. Nous soupçonnons les moines de dormir quand ils veillent, de ne rien faire quand ils travaillent ; nous nous imaginons qu'ils redoutent ce que nous appelons « la vie » alors qu'ils craignent seulement ce qu'ils appellent la mort, nous supposons que le monde les effraie alors qu'il ne leur en impose pas davantage qu'un ivrogne à un membre de la Ligue antialcoolique.

Il n'est peut-être pas un point de leur existence, de leur vocation, de leur psychologie, sur lequel notre jugement ne soit en défaut. Nous les voyons tantôt lugubres, tantôt trop gais, creusant leur tombe (selon Chateaubriand) ou faisant bombance (avec Rabelais), activités difficilement conciliables qui nous amènent à nous représenter le peuple des couvents sous l'aspect paradoxal de spectres titubants, échangeant de funèbres : « Frères, il faut mourir ! » avec une bonne bouteille sous le bras. Peu nous chaut de nous contredire ! Sitôt après avoir chansonné la paresse des moines, nous rendons hommage à la minutie de quelque patient ouvrage en l'appelant tout naturellement « un travail de bénédictin ».

De grossiers individus friands de paillardise, des fossoyeurs sentencieux, de pauvres êtres effarouchés par le radieux éclat du monde, voilà nos moines. Nous ne les voyons jamais tels qu'ils sont en vérité, vertueux, bien équilibrés, simples et généralement souriants.



Grâce au ciel, nos erreurs n'empêchent pas la vie monastique, inaugurée au VI<sup>ème</sup> siècle par un certain Benoît, de Nursie, aujourd'hui mal connu des dictionnaires (qui le déclarent prêtre alors qu'il ne l'était pas), de se poursuivre sur les bases d'une Règle immuable, monument de sagesse intact auquel les Révolutions, les Renaissances et toutes les émeutes de l'esprit n'ont pas même cassé un carreau.

Dans leurs vingt monastères, les neuf cents Bénédictins de la Congrégation de France mènent l'existence cloîtrée, pacifique et studieuse de leurs frères lointains du moyen âge, fournissant l'Église de théologiens et le monde, qui n'en sait rien, de juristes, d'historiens et de savants paléographes. Leurs bibliothèques sont toujours parmi les plus riches, mais, comme ils sont gens sérieux et d'expérience, leurs salles de lecture sont en béton armé garni de rayonnages de fer, de façon à résister le mieux possible aux fléaux naturels et au progressisme militaire, si bien que, selon toute probabilité, les érudits de la prochaine Renaissance feront une fois de plus leur miel dans une ruche bénédictine.

Ils veillent, jeûnent, gardent le silence, et si le prodigieux essor de nos industries du ventre les dispense de ce rôle d'hôteliers-restaurateurs d'étape qui fut le leur autrefois, du moins persistent-ils à appliquer dans toute son exquise charité l'article cinquante-trois de la Règle, qui leur fait un devoir d'accueillir un hôte non « comme un envoyé du ciel », mais « comme le Christ lui-même », avec révérence et empressement, surtout s'il est pauvre, *nam divitum terror ipse sibi exigit honorem*, dit saint Benoît, « la crainte des riches ne portant que trop d'elle-même à les honorer ».



Le centre de la vie bénédictine, c'est l'office divin, qui ramène au chœur sept fois par jour une file de pères Noëls aux capuchons pointus, qui glissent sans bruit deux par deux sur les dalles de l'église, s'inclinent devant l'autel, puis, se tournant l'un vers l'autre, se saluent profondément avant d'aller se ranger dans leur stalle comme dans une boîte.

L'« office divin » se compose d'un certain nombre de psaumes, antennes, hymnes et oraisons distribués en « Heures » (Matines, Laudes, Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres, Complies) qui forment, entre les huit heures consacrées au travail et les huit heures abandonnées au repos, l'œuvre principale des « trois-huit » monastiques, cette « louange divine » qui est à la fois la joie, la fonction essentielle et la raison d'être du moine.

De tout temps, le cérémonial bénédictin s'est distingué par sa grandeur et par son faste. Jadis, *l'Opus Dei* revêtait à Cluny la majesté et la splendeur d'un couronnement. L'Église elle-même a tiré les principaux motifs de sa liturgie de ces magnifiques offices chantés qui ont fait la gloire de l'Ordre, et qui valent aux Bénédictins, lesquels s'en passeraient bien, la réputation de remarquables organisateurs de concerts sacrés. Une ou deux fois l'an, les beaux esprits se donnent rendez-vous dans les abbayes de saint Benoît, en particulier à Solesmes, pour exercer sur le plain-chant de l'office grégorien leur mystérieux pouvoir de jouir de tout sans rien aimer. Si l'on veut faire bonne figure dans le monde, *il faut* avoir entendu les reclus de Solesmes chanter la nuit de Noël ou le matin de Pâques, comme *il faut* avoir dans l'oreille la quatrième symphonie de Bela Bartok, et dans l'œil la dernière giclée de Picasso. Les Bénédictins, bien sûr, ne sont pas responsables de cet engouement. Ils chantent aujourd'hui comme ils chantaient au XII<sup>ème</sup> siècle, non pour l'oreille des connaisseurs, mais pour l'honneur d'une invisible présence, et l'on pourrait dire paradoxalement que si leurs chants sont beaux, c'est parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement.

La médiocrité ne passe pas les siècles ; aucun ascète, fût-il assoiffé de pénitence, ne pourrait chanter le même air deux ou trois fois par jour pendant quarante ans s'il y avait la moindre chance que cet air devînt une « scie ». La beauté du chant grégorien survit à la répétition indéfinie des offices parce qu'elle est impersonnelle ; cette musique-là s'envole tout droit de l'âme sans passer par les instruments de la composition et de la fabrication musicales, c'est une effusion, un hommage, une oraison, ce n'est pas un art.

Solesmes prie, et ne donne point de récitals.

## LE SOURIRE DE LA TRAPPE

C'est avec un sourire que le Frère portier accueille le voyageur à l'entrée de Cîteaux, et c'est en souriant que le Père hôtelier le conduit à sa chambre, à travers les corridors silencieux du bâtiment des hôtes.

Le sourire est un signe de gaîté bienveillante. Il permet aussi d'économiser un nombre considérable de paroles ; chez le Trappiste, il remplace avantageusement les banalités d'usage.

Après tout, le Père hôtelier lui aussi a fait vœu de silence, et, si ses fonctions lui donnent officiellement le droit de parler, il n'est pas fâché, au prix d'un sourire, de mettre quelques mots de côté pour les grandes occasions.



Sourire et austérité, ce contraste caractéristique de la Trappe commence dès le seuil du monastère et ne finit probablement qu'au séjour des élus, où le sourire s'achève en béatitude et l'austérité en perfection. Les lourdes portes de fer de la clôture, que n'allège en rien l'inscription en lettres de métal brillant, *O beata solitudo – O sola beatitudo*, n'ouvrent pas, comme leur aspect rébarbatif le donne à penser, sur les alignements d'un cimetière, mais sur les charmants entrelacs d'un jardin d'agrément, cerné d'un ruisseau. La Trappe est pleine de ces surprises.

Toutefois, il ne faut pas se fier à l'aimable paresse du ruisseau : au-delà du jardin, il alimente un barrage, et meut une turbine.

A Cîteaux, tout le monde travaille, et, si le parc ne sert à rien, c'est qu'il est destiné aux visiteurs.

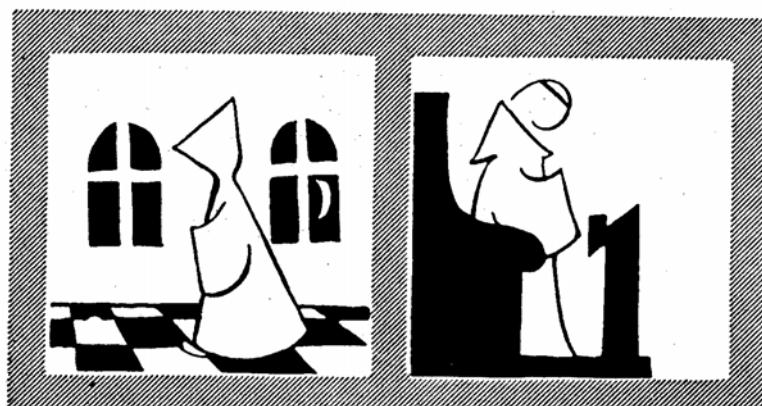


« Puissant rameau issu au XII<sup>e</sup> siècle du vieux tronc bénédictin », l'Ordre cistercien, dit « trappiste », tient ce nom du lieudit « la Trappe », près de Mortagne, où fut fondée la première abbaye du genre.

Le mot « trappe » éveille l'idée d'un plancher qui s'ouvre subitement sous les pas d'un malheureux happé par une oubliette. Que Littré nous rassure ! « Trappe » vient de « trapan », qui dans le patois du Perche où se trouve Mortagne signifie « degré », ou encore « tertre », « monticule ». La Trappe n'est pas un trou, c'est une hauteur. On ne serait pas trop surpris que la sombre réputation de l'Ordre fût fondée tout entière sur ce petit malentendu.

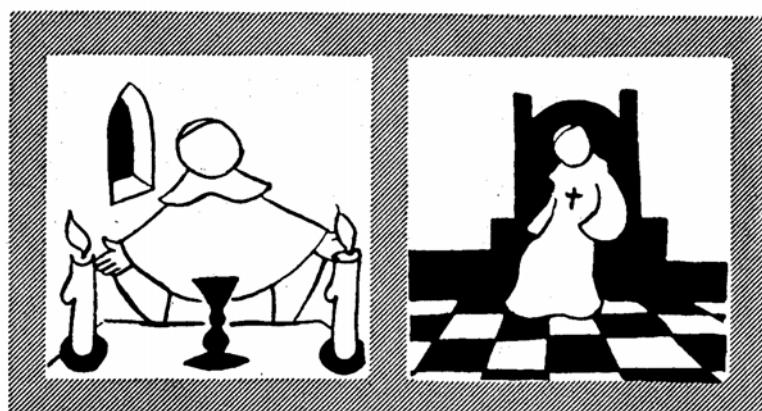
Les Bénédictins sont vêtus de noir, les Trappistes sont en blanc. Au moyen âge, le blanc était la couleur sacerdotale. Les Bénédictins, bien qu'ils soient aujourd'hui tous prêtres, ont gardé la robe noire en souvenir de leur fondateur, qui n'avait pas reçu les ordres. S'ils méritent le beau titre de « contemplatifs » en ce sens que leur vie consacrée à l'oraison et aux travaux

### LA JOURNÉE D'UN TRAPPISTE (\*)



2 h. — Lever, tenue: coule blanche.  
Les jours de fêtes, réveil à 1 h. 30.

2 h. 05. — Eglise, petit office, puis  
grand office canonial jusqu'à 4 h.



4 h. — Messe individuelle. Trois  
quarts d'heure de temps libre.

5 h. 30. — Salle du chapitre. Instruc-  
tions et avis du R. P. Abbé

(\*) D'après l'abbé Pierre Baron, « Ce que sont les religieux » (J. de Gigord, éd.)

intellectuels n'est pas tournée vers l'action immédiate, les Trappistes – et les Chartreux – sont les contemplatifs par excellence.

Suivant à la lettre la Règle de saint Benoît, ils partagent leur temps entre l'office, la lecture sacrée et le travail manuel, s'employant aux récoltes et se montrant ainsi « vraiment moines, en vivant du travail de leurs mains, tout comme nos pères et les apôtres ». Ils ne franchissent jamais les frontières de leur domaine, et le moins souvent possible les limites étroites de la « clôture » qui englobe les bâtiments conventuels et quelques arpents de jardins. Ils se lèvent à deux heures du matin, à une heure et demie le dimanche et les jours de fête où l'office canonial est plus long. A l'heure du premier métro, les Trappistes prient déjà depuis trois heures pour le wattman, qui n'en saura rien ici-bas.

Le silence est chez eux de règle absolue. Un code rudimentaire de signes leur permet de s'expliquer en style télégraphique<sup>5</sup>. Par exemple, on dit « pain » en joignant les pouces et les index en forme de triangle, « compris » en portant rapidement le dos de la main à ses lèvres, « femme » en traçant du doigt, autour du front, la ligne imaginaire d'un voile ou d'un diadème, et l'on désigne le « vin », avec un certain humour bourguignon, en posant l'index sur le bout du nez.

Je ne sais pourquoi cette règle du silence paraît si cruelle, surtout aux dames. Lorsque, dans un salon, le bruit des conversations vient à s'interrompre un instant et qu'on n'entend même plus le tintement des cuillers dans les tasses à thé, on dit qu'« un ange passe »...

On ne le retient jamais.

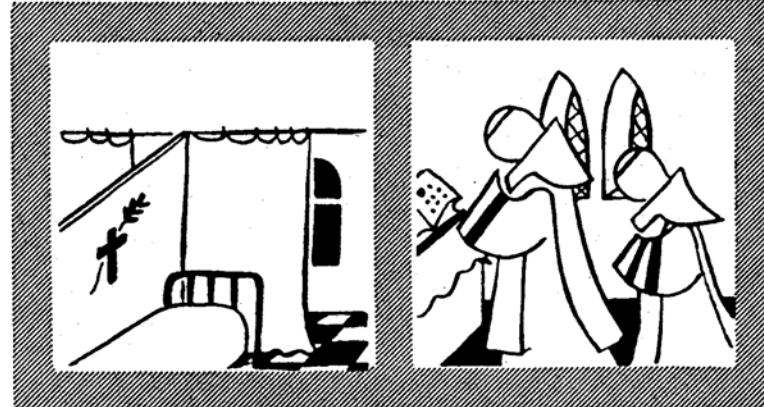
Les Trappistes ne le laissent pas partir, voilà tout.



Le silence des moines n'est pas une punition et je ne crois même pas qu'ils l'inscrivent parmi leurs austérités les plus rudes.

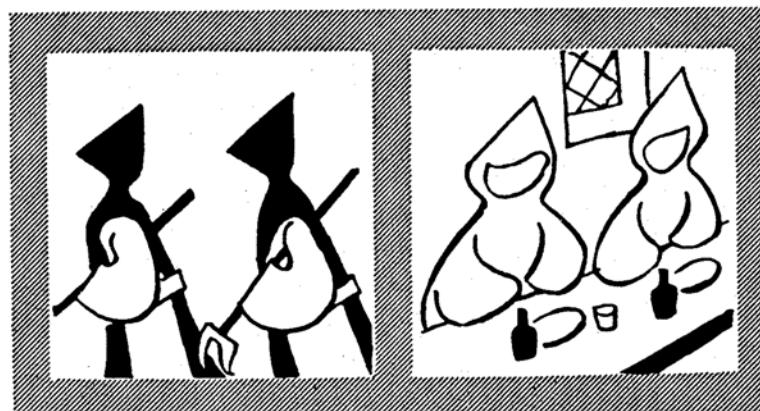
On m'avait dit que les religieux auxquels leur Supérieur accordait imprudemment la permission d'ouvrir la bouche passaient aussitôt du mutisme à l'incontinence verbale, avec la violence d'une chute d'eau jaillissant par une vanne entr'ouverte. Il n'en est rien. Que les moines se taisent par discipline, par sagesse ou

<sup>5</sup> Guy CHASTEL, *La Trappe* (Grasset)



6 h. — Retour au dortoir, ou chaque religieux dispose d'une sorte d'alcôve. Ménage. Petit déjeuner.

8 h. — Grand-messe solennelle quotidienne en présence de la communauté tout entière. Psalmie de « Sexte »



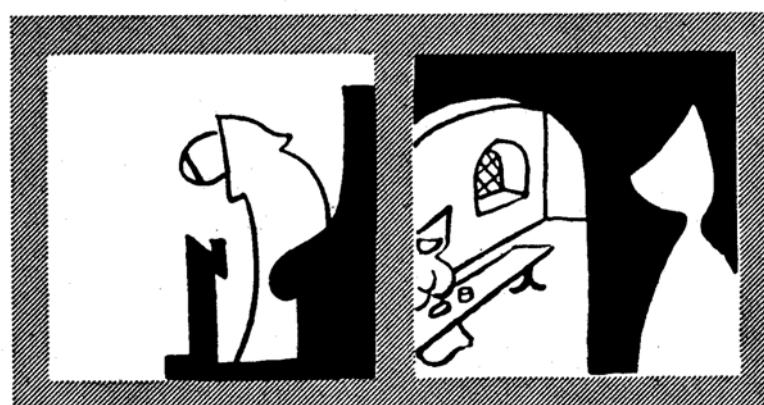
9 h. — Départ aux champs (ou travaux divers). Tenue: robe blanche, scapulaire noir. Les moines « spécialisés » gagnent leur poste.

11 h. 30. — Repas en commun. Soupe, légumes ou laitage, fruits ou marmelade. Un quart de vin, de bière ou de cidre, jamais de viande.



12 h. 15. — « Méridienne ». Heure de repos. Sieste ou promenade au jardin.

13 h. 15. — Travail aux champs, dans les ateliers, ou à la ferme. Matériel moderne.



16 h. 30. — Vêpres à la chapelle. Le moine « retourne au chœur sept fois par jour ».

17 h. 15. — Collation: légumes, fromage. Du 14 septembre à Pâques: 180 gr. de pain, fruit.

par goût, le fait est que le silence est un bien dont ils semblent malaisément se défaire.

Il s'établit en eux et autour d'eux comme les eaux d'un beau lac tranquille, miroir paisible offert à quelque visage ardemment attendu.

On hésite à troubler sa sérénité par un clapotis intempestif de paroles.

En tout cas, ce mutisme résolu ne rembrunit pas les caractères.

Vous rencontrez un Père à l'hôtellerie, à l'oratoire, aux champs : il vous salue en souriant. Vous en surprenez un au détour d'une allée, le nez plongé dans un livre ; le bruit de vos pas lui fait lever la tête, et, avec elle, la gentille aurore d'un sourire d'enfant.

Et quand on voit l'un d'eux à genoux devant la Vierge Marie qui règne sur les fleurs du jardin, on résiste à l'envie d'approcher à pas de loup pour soulever vivement le capuchon du moine en prières. A quoi bon ? Il sourit, bien sûr.

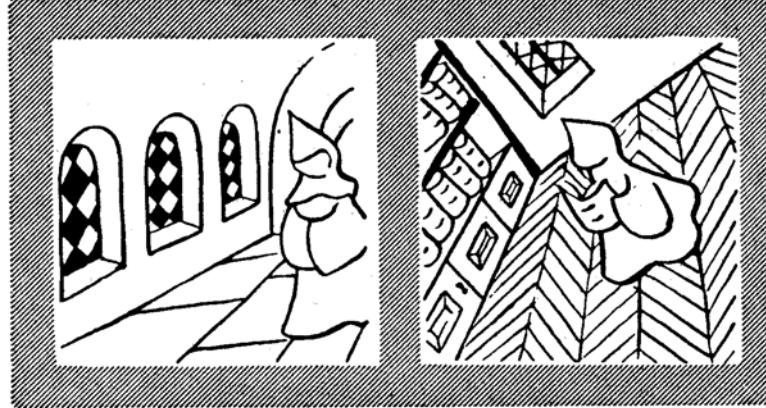


Ce « Frère » vêtu de brun (à Cîteaux ou ailleurs, les « Frères » sont les moines qui n'ont pas reçu la prêtrise) que j'ai vu tout à l'heure à son établi est l'ancien menuisier d'un village voisin.

Venu un jour à l'abbaye réparer des chaises, il a dû trouver bon goût à la Trappe, à moins que le silence ne lui ait parlé doucement à l'oreille ; bref, la dernière chaise remise sur ses pieds, il s'est assis dessus et n'a plus, depuis, quitté la maison.

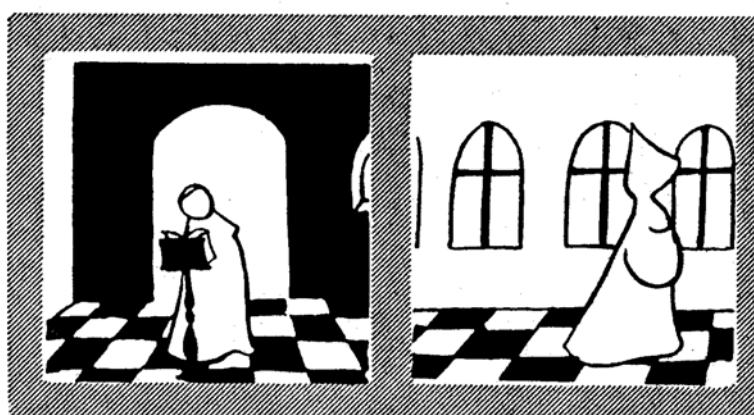
En passant près de lui, j'ai naturellement enrichi ma collection de sourires d'une espèce rare, où se lisait une profonde gratitude envers quelque mystérieux bienfaiteur que j'ai en vain cherché des yeux autour de moi.

Le sourire est une institution trappiste.



17 h. 45. — « Intervalle » : méditation  
dans le cloître ou ...

... lecture à la bibliothèque, conférence théologique, etc...



18 h. 30. — Complies — c'est l'heure  
du « Salve Regina ».

19 h. — Couche. De Pâques au  
14 septembre, couche à 20 h.

## VII

### SAINT BERNARD

Saint Bernard, à qui la Trappe doit, sinon sa fondation, du moins la meilleure part de sa spiritualité, est le type même du chevalier français. Il en a toutes les qualités, la droiture, la fidélité, le désintéressement, et aussi, — on le note respectueusement, — les honorables défauts dont le plus connu est une certaine promptitude à tirer l'épée du fourreau.

Son entrée à Cîteaux en 1112 ressemble à l'entrée d'un capitaine dans une place forte : il arrive à la tête de vingt-cinq jeunes gens de la noblesse bourguignonne que sa parole flamboyante a convertis, si l'on peut dire, de pied en cap. Son éloquence a l'éclat et le tranchant de l'épée. Il y a, dit-il avec la simplicité du génie, les âmes droites et les âmes courbes. Les unes se dirigent sans hésitation vers le souverain bien, les autres s'épuisent à décrire des cercles sans fin à la poursuite des biens de ce monde : « Celui qui a une épouse douée de beauté en regardera une plus belle d'un oeil ou d'un cœur plein de passion ; celui qui porte un habit précieux en souhaite un plus précieux et quiconque a de grandes richesses porte envie à plus riche que lui. On voit des hommes qui possèdent de nombreuses terres ajouter cependant tous les jours des champs à leurs champs et reculer sans cesse leurs limites par une convoitise qui n'aura jamais de fin. Vous

en voyez d'autres qui habitent des demeures royales ou de vastes palais et qui joignent néanmoins chaque jour de nouvelles maisons aux anciennes... Ils ne font autre chose qu'édifier, détruire, changer les carrés en ronds et les ronds en carrés. Que dire des hommes comblés d'honneurs ? Ne les voyons-nous pas, par une insatiable ambition, chercher de toutes leurs forces à s'élever toujours plus haut ? »

Il n'y a pas de fin « à désirer des choses qui ne sauraient jamais, je ne dis point rassasier, mais seulement tempérer l'appétit... Il arrive ainsi que l'esprit vagabond, en courant vainement à travers les différents et faux plaisirs du monde, se fatigue et ne se rassasie pas ; tout ce qu'a englouti cet affamé lui paraît peu de chose en comparaison de ce qui lui reste à dévorer et il n'est pas moins tourmenté du désir de ce qui lui manque que satisfait de ce qu'il possède »<sup>6</sup>. Ah ! s'il pouvait tout avoir ! Sans doute, possédant toutes choses créées, courrait-il enfin à leur créateur : « Mais, dit saint Bernard avec humour, la brièveté de la vie, la faiblesse des forces humaines et le nombre des compétiteurs rendent cette possession universelle absolument impossible », et il n'y a aucun espoir pour l'âme courbe de sortir de son labyrinthe, – si ce n'est par en haut.

Saint Bernard est lui-même le plus bel exemple d'âme droite que l'on puisse rêver, – en rêvant de chevalerie. Sa vie est une intrépide chevauchée sans détours, sans un regard en arrière, ni même à côté : il faut que l'on dresse littéralement Abélard sur sa route pour qu'il l'aperçoive. Alors, d'un seul coup de lance, il culbute le brillant sophiste dans la poussière, lui tend la main, le relève, et passe.

Malade (on avait dû installer un « vomitorium » sous le pupitre de sa stalle), il va héroïquement son chemin sans s'accorder de repos, comme un digne féal surmontant sa faiblesse pour se rendre en dépit du sort à l'appel de son suzerain. Chemin faisant, il prêche à Vézelay la deuxième croisade, adresse au pape Eugène III (l'un de ses anciens moines) des recommandations pleines d'énergie qui frisent parfois la semonce pure et simple, échange un certain nombre de coups d'épée sans résultat avec l'hérésie albigeoise, dédie quelques merveilleuses prières à la Dame de ses pensées, qui règne sur les anges, et chante, c'est le mot, soixante-dix sermons sur le « Cantique des Cantiques » qui donnent à ses compagnons de route un avant-goût du paradis, à l'Église un très beau monument de théologie mystique et à tout le monde de bonnes raisons d'admirer ce que la foi peut accomplir dans un cœur aimant.



Mais le rôle éminent que la force de son génie l'aménait tout naturellement à jouer dans la société de son temps n'exerçait aucun attrait sur son âme. Sa droite volonté s'était détachée sans réserve de cette « terre de dissemblance » (*regio dissimilitudinis*), ce monde où l'homme défiguré par le mal n'est plus à l'image de son créateur, pour gagner par les voies les plus courtes le « royaume de la ressemblance » où l'âme recouvrant les traits de sa dignité perdue peut enfin se joindre à son Seigneur, car saint Bernard fut avant tout un cœur amoureux, et c'est pourquoi la vie cachée du couvent avait toutes ses préférences. Il en retrouvait avec bonheur le silence et les mortifications, on croit même deviner qu'au retour de ses campagnes il en eût volontiers doublé les austérités pour rattraper le temps perdu. La mystique cistercienne se ressent encore aujourd'hui, semble-t-il, de cette fougue récupératrice. La Trappe met fortement l'accent sur la pénitence, comme si elle se jugeait en retard d'ascétisme sur quelque gigantesque programme de restrictions. C'est qu'elle a appris de son plus brillant chevalier que « la mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure » : rien ne lui paraît aussi redoutable que d'être pris là-dessus en défaut de générosité. Avec ce mot d'ordre qui répond à tout, elle a hérité de saint Bernard la simplicité des mœurs, la ferveur mariale, un style de vie assez militaire, une certaine méfiance envers les manifestations gratuites de l'art et de la pensée purement spéculative, le goût du combat spirituel, l'habitude de livrer bataille de bonne heure, et une sorte de hardiesse dans le détachement qui est peut-être l'un des secrets de sa joie.

<sup>6</sup> Saint Bernard, *Traité de l'amour de Dieu*, traduction de H. M. Delsart (Desclée de Brouwer)

## VIII

### VOCATIONS TRAPPISTES

L'entrée en religion requiert trois dispositions principales, qui sont l'« attrait », l'« aptitude » et la « vocation ». L'« attrait » se rapporte à l'inclination naturelle que l'on peut avoir pour tel genre de vie recluse ou missionnaire, et l'« aptitude » se mesure aux forces, à l'équilibre et à la sociabilité du candidat. Quant à la « vocation », son nom indique assez qu'elle ne relève pas du sujet.

Mais à ces trois conditions préalables, qui suffisent aux théologiens, l'opinion publique substitue le *chagrin d'amour*, qui fait l'aptitude, le *dégoût de la vie*, qui correspond à l'attrait, et le *trouble intérieur* à base d'angoisse métaphysique, vis-à-vis ravagé de la vocation. Le *revers de fortune* est, lui aussi, un bon élément de conversion, si bien qu'aux yeux du monde le religieux idéal serait l'amant trompé cherchant à ensevelir sa neurasthénie dans les débris de sa raison. Quand un jeune homme manifeste l'intention de se faire moine, on attribue le plus souvent à quelque cruel échec sentimental une décision que l'âge encore tendre du malheureux ne permet pas d'expliquer par les revers de fortune ou le dégoût de la vie. On « cherche la femme ». Si la femme est absente, on se rabat sur « l'angoisse métaphysique », et si l'angoisse métaphysique est décidément trop difficile à concilier avec la mine généralement joyeuse et détendue du converti, alors, levant les épaules et ouvrant les mains, on dit qu'« il a été touché par la grâce », sur le ton du chef de train invoquant la fatalité sous l'assaut des réclamations. Cette dernière expression est l'une des plus hautes formules de politesse par quoi l'esprit d'un homme de bien prend congé de soi-même. Je connais des gens qui, assistant par hasard à l'aventure de saint Paul sur la route de Damas, voyant le persécuteur ébloui rouler dans la poussière aux pieds du persécuté, se fussent simplement dit : « Tiens ! Encore un qui est touché par la grâce. », et, rassérénés par ce judicieux emploi de la magique formule, eussent repris leur chemin sans chercher davantage à savoir d'où vient cette grâce qui désarçonne certains cavaliers et laisse les autres se décrépir en selle.



Certes, il se trouve parfois qu'un amoureux trahi se précipite au couvent comme on se jette à l'eau ou dans tout autre genre de boisson, et l'histoire est célèbre de ce jeune échappé des *Confessions d'un enfant du siècle* qui s'annonçait un jour au Supérieur d'un monastère par le télégramme suivant : « Tout est fini. Arrive demain. Retenez cellule ». Mais le chagrin d'amour ne fait pas le moine. En pareil cas, le froid contact de la cellule a tôt fait de vous rendre vos esprits, et vos esprits retrouvés vous déclarent qu'à n'en point douter votre place est ailleurs.

Le « dégoût de la vie » n'a jamais donné le goût du Ciel à personne, et pourtant c'est bien à ce goût-là que l'on reconnaît l'authenticité d'une vocation. Bien entendu, le Ciel dont je parle ici n'est pas celui que le cinéma nous propose dans ses catastrophiques représentations d'un *au-delà* inhabitable et même insalubre, où les élus en morne cohorte, exténués de cantiques, exhibent le sourire contraint de trimardeurs gavés de compote et coincés par l'Armée du Salut dans un dimanche à n'en plus finir. On n'imagine pas qu'un empyrée semblable puisse être l'auteur de ces conversions foudroyantes qui peuplent les Ordres contemplatifs, en particulier la Trappe, rendez-vous des âmes simples ravies d'un seul coup par le Ciel entrevu. De nombreuses vocations trappistes se déclarent inopinément, et leur aspect le plus frappant est la rapidité de leur victoire. Elles ne semblent rencontrer ni résistance, ni objections. Le ralliement est immédiat, sans apparence de délibération intérieure, instantané comme la métamorphose de saint Paul passant du persécuteur à l'apôtre en l'espace d'une chute de cheval. Il n'en est pas toujours ainsi, mais cela se produit assez souvent pour que nos psychologues dépistés par la grâce, renonçant à comprendre, ne cherchent même plus à s'informer.



Beaucoup de chemins conduisent à la Trappe, mais le plus court doit être la voie militaire : l'armée a

une solide garnison à Cîteaux. On y compte plusieurs officiers.

Le plus ancien en grade a senti ses bottes et ses galons le quitter un soir de Noël, où, après une de ces joyeuses veillées de cabaret dont la sinistre réputation n'est plus à faire, il s'en fut avec des camarades chanter le rituel, l'obligatoire *Minuit Chrétiens* qui fait passer le foie gras des réveillons civils et militaires.

C'est là, sous le mugissement simultané des grandes orgues et des gais réveillonneurs que, par l'une de ces mystérieuses opérations qui font en un instant plus de changements dans une âme que toute une vie de psychologue n'en pourrait imaginer, l'armée perdit un officier plein d'avenir, tandis que la Trappe s'enrichissait d'un moine dont elle allait bientôt faire un Abbé. Il a d'ailleurs obtenu naguère de ses frères en religion la permission de déposer la crosse et la mitre (l'Abbé de Cîteaux est revêtu de la dignité épiscopale) pour rentrer dans le rang.

A Cîteaux, les généraux rêvent de finir simples soldats.

La Trappe est un Ordre où l'on entre volontiers en famille. Il n'est pas rare que les enfants se retrouvent, un beau matin, nez à nez avec papa dans l'allée du cloître, cependant qu'à trois kilomètres de là maman prend le voile chez les Trappistines.

On cite plusieurs familles encapuchonnées de la sorte d'un bout à l'autre, de l'aïeul au dernier-né.

Il faut croire qu'en certains cas le chagrin d'amour est héréditaire.



Est-ce un Trappiste, est-ce un Chartreux ? A dire vrai, je ne me rappelle pas qui m'a conté l'histoire, mais qu'importe ? Que l'aventure ait fini à Cîteaux ou à la Grande Chartreuse, elle a commencé aux alentours du Moulin de la Galette, un soir de Mardi-Gras. Un charmant jeune homme qui voulait danser errait parmi les loups de velours et les faux-nez... On s'interroge en vain sur ses dispositions intérieures. La situation paraît exclure en bloc le chagrin d'amour, l'angoisse métaphysique et le dégoût de la vie, qui n'incitent pas à la valse. Quel est l'état d'âme d'un garçon qui se sent des fourmis dans les jambes ? La chronique doit confesser son ignorance. Il régnait dans l'air une bonne odeur de gaufres et de limonade, les masques tourbillonnaient aux lumières des lampions, un jeune homme qui voulait danser allait au bal d'un pas léger...

C'est alors qu'une rieuse demoiselle en train de se refaire une beauté l'aperçut dans le miroir de son poudrier. Mue par on ne sait quelle fantasque inspiration, elle se tourna brusquement vers lui la houppette à la main :

- « Souviens-toi », dit l'effrontée en secouant vivement un nuage de poudre au nez de ce visage encore trop sérieux, sans doute, à son gré pour l'heure et pour le lieu, « souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière ! »

La grâce va chercher ses élus n'importe où, même au Moulin de la Galette, les soirs du Mardi-Gras. Pourtant, il est rare qu'elle sorte d'un poudrier. L'espiègle enfant n'a jamais su l'effet de ses paroles plaisamment sentencieuses. Elle vit l'inconnu si gentiment poudré par ses soins tourner les talons et disparaître dans la nuit. Comment eût-elle deviné que son léger coup de houppette venait d'expédier pour toujours au couvent un jeune homme qui voulait danser ?



Beaucoup de parents, du reste excellents, ayant l'impression de perdre leur enfant au moment précis où il vient de se retrouver, il vaut mieux, parfois, avouer des dettes de jeu et six maîtresses qu'une vocation trappiste.

Lorsque le jeune Robert, dessinateur dans un hebdomadaire grivois, fit part aux siens de son intention d'entrer à Cîteaux, ce ne fut qu'un cri d'horreur dans la famille. On avança, l'une après l'autre, les hypothèses d'usage, qui se révélèrent fausses, après quoi on parla de « crise de mysticisme », maladie de jeunesse bien connue pour sa tendance naturelle à guérir toute seule, pour peu que l'on ne se mêle pas de la soigner, puis de « Fuite devant la Vie », en termes majuscules, retraite fatale d'un bohème incapable de s'ouvrir une carrière et préférant se lever chaque matin à deux heures pour chanter l'office plutôt qu'à huit

pour se rendre au bureau. La vocation est et restera toujours un mystère pour le monde, dont l'hostilité à l'égard des formes supérieures de la vie religieuse ne s'est pas adoucie, on le pense bien, depuis l'époque lointaine où saint Thomas d'Aquin écrivait page sur page pour dissuader les familles chrétiennes de faire obstacle à la sanctification de leurs enfants.

Le jeune Robert fut bien fâché qu'on le soupçonnât de faire une fin où, dans l'éclat de sa conversion, il voyait un miraculeux recommencement. Il lui importait peu que l'on mésestimât son caractère, mais, pour l'honneur de la Trappe et de la Vérité, il ne voulut pas que sa décision parût la misérable défaite d'un esprit faible anxieux d'un refuge. Il réunit ses économies et partit pour le Maroc avec un camarade. Les deux amis achetèrent un terrain, bâtirent, défrichèrent, se firent maçons, laboureurs, bûcherons, menant la dure existence des colons pauvres et ne ménageant point leurs forces, si bien qu'après deux années d'un labeur opiniâtre la récolte s'annonça belle. Les deux compagnons montèrent un après-midi sur une hauteur d'où l'on découvrait leur domaine dans toute son étendue et se félicitèrent de leur réussite. Pour l'un c'était le début de la fortune, pour l'autre le droit d'y renoncer.

La preuve étant faite que la Trappe n'était pas la dernière culbute d'un malheureux barbouilleur de dessins galants au bout de sa polissonnerie, le jeune Robert légua sa part du bien commun à son associé, prit l'avion et repassa l'eau. Deux années de vie coloniale et le succès de son entreprise n'avaient rien changé à sa résolution.

Arrivé à Dijon, il jugea opportun d'« enterrer sa vie de garçon », et comme il n'était pas homme à faire les choses à moitié, on l'a vu, il la porta en terre dans toutes les règles. Avant de disparaître, le dessinateur, en lui, réclamait le verre de rhum du condamné ; il lui accorda cette suprême satisfaction, plus quelques autres, dit-on, qui ne figurent pas dans le cérémonial ordinaire des exécutions capitales. Le lendemain matin, il sonnait à la porte de Cîteaux, en fumant sa dernière cigarette.

Il y a de cela plus de vingt ans. Aujourd'hui, le jeune Robert grisonne aux bords de sa tonsure, et que voulez-vous que je vous dise ? il sourit, cela va de soi. La Trappe, dont le nom seul évoque de terrifiantes images de mort, ne m'a jamais montré que le visage d'enfant pur de la Grâce.

## IX

### LES CHARTREUX

Des deux routes qui conduisent à la Grande Chartreuse, la plus pittoresque est celle qui part de Saint-Laurent-du-Pont, à quelque distance de Chambéry, et suit le lit du Guiers-Mort entre deux murailles tapissées de hêtres, de mélèzes, de sapins dont l'ultime rangée s'élève dans le ciel à une hauteur prodigieuse, comme les flèches et les clochetons d'une sombre cathédrale.

« Il n'y a pas au monde, dit Stendhal, une aussi belle vallée que celle-là »

Ce n'est pas une vallée, c'est un coup d'épée dans le roc. Dans ce défilé rempli de la note grave du torrent, la lumière du jour se brise en mille éclats, accrochés à la cime des arbres, aux angles des rochers, ou scintillant en fines gouttelettes sur les feuillages remués par le vent. La route se détache peu à peu du torrent, qu'elle surplombe, s'enfonce sous bois, revient au jour et, de loin en loin, s'arrête brusquement au pied d'un rocher. Le voyageur se croit alors tombé au fond d'un puits gigantesque. Levant la tête, il aperçoit le ciel comme un petit morceau de tissu bleu flottant au haut d'un mât; les parois de l'une et l'autre rive se sont refermées autour de lui, nouant les branches de leurs arbres, n'offrant même plus l'espoir d'un passage. On double instinctivement le pas, et la route livre son secret : elle se faufile sous le rocher, ou se glisse dans un tunnel caché, au delà duquel s'ouvrent de nouveaux puits, de nouvelles tranchées lumineuses qui vont s'élargissant lentement jusqu'aux amples vallonnements du Désert de la Grande Chartreuse où le couvent apparaît enfin, ville silencieuse au bord des neiges.



Pour contempler le monastère dans toute son étendue, il faut poursuivre son chemin dans la montagne pendant quelques minutes. Alors on découvre bientôt, entre les fûts noirs des sapins, la blanche cité des

moines, posée de biais sur la vague d'un coteau, dominée par les sommets étincelants des Alpes. L'inclinaison du terrain l'offre tout entière à la vue, avec ses trente-six cellules carrées alignées autour d'un cloître, ses rues, ses clochers, son mur d'enceinte piqué de tourelles pointues, déployée tout entière comme les châteaux sans perspective peints sur les vieux livres d'Heures.

C'est une image inoubliable. Stendhal et Chateaubriand lui ont dédié des pages magnifiques.

En revanche, Lamartine lui consacre à peine trois lignes de *Méditation poétique*. Il est vrai que le poète-président gardait dans les yeux la vision ravissante de sa compagne de voyage surprise par l'orage, réfugiée dans la cavité d'une roche et « déroulant ses cheveux au vent pour les sécher ». Ajoutez à cela un arc-en-ciel qui vint à point nommé sertir le tableau, et vous comprendrez quelle direction l'extase du poète allait prendre dès ce moment. La Chartreuse n'est point un lieu où conduire les poètes en bonne fortune.



Les Chartreux voient grand, et haut. La plaine des Trappistes cultivateurs et les sites champêtres des Bénédictins ne leur vont guère. Il leur faut la montagne, ses cimes et ses vertiges. Leurs couvents sont immenses. Chaque solitaire disposant d'un logis de quatre pièces et d'un bout de jardin, le cloître qui relie ces maisonnettes atteint parfois les dimensions d'un boulevard : celui de la Grande Chartreuse mesure deux cent quinze mètres de long. Bâti sur un terrain inégal, il prend à mi-chemin une pente accentuée, si bien qu'on n'en voit pas la fin. Il semble s'enfoncer dans la montagne ou se perdre dans un gouffre invisible. Il n'est pas de spectacle plus étrange qu'une robe de moine flottant le long de ce tunnel lumineux et disparaissant au loin, peu à peu, comme la voile blanche d'une caravelle au-dessous de l'horizon.

Les Chartreux sont eux-mêmes à l'échelle de leurs bâtiments : je n'en ai point vu de petits. Je ne prétends nullement que l'on choisit les Chartreux comme les gardes de Buckingham, le double-mètre à la main. Oh ! non, mais tous ceux que j'ai rencontrés étaient de haute taille, fort minces, légèrement voûtés, du style familièrement dit « haricot vert ». La sveltesse s'explique sans peine par un régime alimentaire qui favorise peu l'embonpoint. La haute taille est moins compréhensible. Je n'oserais affirmer que cette vocation exceptionnelle ne descend jamais au-dessous d'un mètre soixante-quinze. Après tout, peut-être les ai-je vus grands comme j'ai cru leur voir les yeux bleus... En effet, lors de mon premier séjour dans une Chartreuse, j'avais noté avec surprise et intérêt une forte proportion d'yeux bleus parmi mes hôtes. En réalité, il n'en était rien, et c'est bien le cas de parler d'illusion optique.

Ces yeux qui me paraissaient bleus étaient simplement des yeux purs, et d'une limpidité si rare que je leur prêtai à tous, à mon insu, un peu de la couleur du ciel.



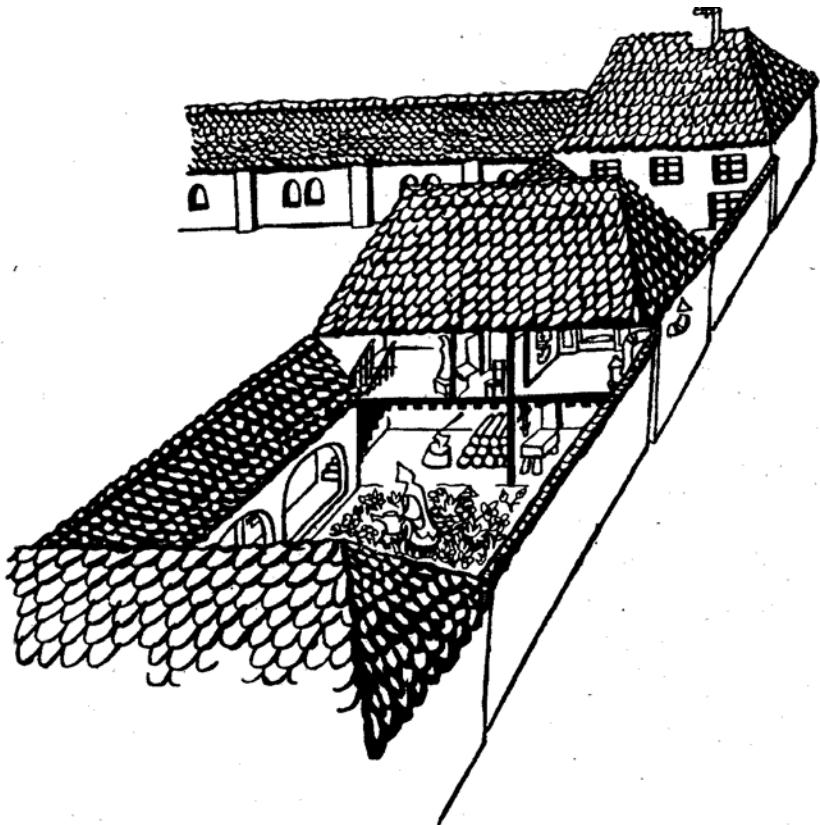
De saint Bruno, qui fonda la Grande Chartreuse, mère de tous les couvents de l'Ordre, on sait, en vérité, fort peu de chose. Il naquit à Cologne « vers 1030 » et vint très tôt en France (ses contemporains l'appelaient « Bruno Gallicanus », et le surnom est un peu plus qu'une étiquette de voyage, presque une « naturalisation »). Sa conversion daterait de la mort de Diocrès, digne chrétien selon la rumeur, à peine gâté par un rien de vanité littéraire (il avait un penchant pour les petits poètes latins) et qui cependant se dressa trois fois dans son cercueil, dit-on, pour annoncer à son entourage épouvanté sa citation, son jugement et sa condamnation par le tribunal divin. Les hagiographes, les peintres et les sculpteurs ont pris unanimement prétexte de l'épisode pour nous donner de saint Bruno des portraits lugubres, marqués par la hantise du jugement suprême, vides d'optimisme, oblitierés d'un crâne symbolique, attribut distinctif dont le saint homme ne se sépare pas plus qu'une dame de son sac à main, condamné qu'il est par les peintres à jouer indéfiniment la grande scène d'Hamlet et du fossoyeur. Nous n'avons aucune raison de supposer saint Bruno obsédé par l'image matérielle de la mort. Ce qui est sûr, c'est son goût de l'obscurité. Saint Bernard est simple, carré, lumineux comme une église romane ; saint Bruno est plein d'ombre et de mystère comme une église gothique. On imagine saint Bernard sous la blanche armure de son Ordre,

s'avancant le visage découvert dans la clarté du matin : c'est à peine si l'on distingue les traits d'un visage sous le capuchon de saint Bruno. Il a, dirait-on, traversé son temps les yeux baissés, sans nouer avec le monde l'attache fugitive d'un regard. Professeur de théologie à Reims, il s'en va discrètement le jour où l'on parle de le faire archevêque, et se cache dans la solitude de Sèche-Fontaine, au sud de Bar-sur-Seine. Près d'être déniché, il reprend la fuite avec l'intention, cette fois, de mettre les Alpes entre lui et sa popularité. Il s'arrête à Grenoble, demande à tout hasard l'adresse d'un bon désert au saint évêque de la ville, qui lui offre à bail la magnifique désolation de la Grande Chartreuse, ou Charrousse, quelque part dans le chaos des Alpes dauphinoises, où, avec six compagnons français, il fonde sans s'en apercevoir et en pensant très humblement à autre chose le plus angélique des Ordres contemplatifs.

Du premier coup, et toujours comme sans le faire exprès, il établit le plan parfait, le modèle définitif de toutes les « chartreuses » de la suite des temps : une rangée de cellules individuelles (ce seront pour commencer des cabanes dressées aux frais du bon évêque de Grenoble) reliées entre elles par une galerie couverte conduisant à la chapelle. Par là même se trouvent combinées d'une manière inédite la vie érémitique des Pères du Désert et la vie communautaire codifiée par saint Benoît. Cela fait, saint Bruno s'en va mourir de l'autre côté des Alpes, après avoir refusé un nouvel archevêché pour une grotte de Calabre.



Un Chartreux quitte sa cellule trois fois par jour, la nuit pour l'office, qui dure environ trois heures et demie, le matin pour la messe, le soir pour les vêpres. Il passe le reste de son temps dans la solitude totale du détenu au secret. Son logis se compose de quatre pièces donnant sur un jardin de quelques mètres carrés enclos de murs, le mur du couvent, le mur de la cellule voisine et le mur du cloître flanqué d'un promenoir. Au premier étage, la chambre dite de l'*« Ave Maria »*, du nom de la prière que le moine récite chaque fois qu'il entre dans cette pièce consacrée à la Vierge Marie, et le *« cubiculum »*, ou *« living-room »*, comprenant un minuscule oratoire, une alcôve avec un lit de planches garni d'un matelas de crin et de *draps en drap*, un poêle, une table, une chaise. Rien aux murs qu'un crucifix, orné parfois, comme la figurine de l'*« Ave Maria »*, de fleurs cueillies au cours de la promenade hebdomadaire aux environs du monastère. Entre les chambres du premier étage, un réduit de la largeur de l'oratoire est aménagé en cabinet de travail. Au rez-de-chaussée, un bûcher, et un atelier où le Chartreux effectue chaque jour deux ou trois heures d'un travail manuel considéré comme une simple diversion. Les uns tournent des barreaux de chaise, les autres taillent des statuettes, certains se contentent de fendre du bois. Un Père de la Valsainte, qui avait le sommeil lourd, fabriquait des réveils en tout genre et dont le plus efficace mettait en mouvement une planche de l'épaisseur d'un missel qui s'abattait à l'heure fixée sur les pieds du dormeur. On dit que ce Père léthargique eut à l'heure de sa mort ce mot plein d'espoir : « Je vais enfin me réveiller »... Le jardin est laissé à l'initiative du locataire. C'est parfois un jardin d'agrément, un potager, un carré d'herbes folles ou un tas de cailloux, selon les dons, l'âge et l'humeur du jardinier.



L'ENCLOS DU CHARTREUX

*En haut, l'*« Ave Maria »*, le cabinet de travail, et le *« cubiculum »* ou *« living-room »* du solitaire.*

*En bas, le bûcher et l'atelier — à gauche, le promenoir parallèle au cloître, sur lequel s'ouvrent la porte et le guichet de la cellule.*



La journée d'un Chartreux n'a ni commencement ni fin. Il se lève à six heures, mais il s'est déjà levé bien avant minuit pour l'office, qui l'a tenu à la chapelle jusqu'à deux heures du matin. Il se couche à six heures du soir, mais pour quatre heures seulement. Ce repos en deux temps, qui se prend tout habillé sur un lit sans mollesse, ressemble au sommeil inconfortable que le voyageur chipe entre deux trains, sur la banquette d'une salle d'attente. Vers dix heures, un « Frère » des cuisines pousse à travers le guichet de la cellule un plateau portant l'unique repas de la journée : poisson (jamais de viande), légumes, compotes de couleur variée, plaisantes à l'œil et uniformes au goût, le tout en quantité abondante, mais de qualité médiocre, les Chartreux ne faisant visiblement aucun effort pour remporter l'étoile des relais gastronomiques du guide Michelin. Le déjeuner expédié, il n'est plus que de faire l'ange pendant vingt-quatre heures, moins les cinq minutes qu'il faut, le soir, pour avaler le morceau de pain et le fruit de la « collation », – d'ailleurs supprimée durant le jeûne monastique, carême de dimensions vraiment cartusiennes qui s'étend du 14 septembre à Pâques.

Lorsque le prisonnier a besoin de quelque chose, un livre par exemple, il dépose un bout de note sur la tablette de son guichet, où il trouvera un peu plus tard l'ouvrage demandé. Ses communications avec l'extérieur se bornent à ces échanges silencieux. Il arrive ainsi qu'un Chartreux passe une semaine ou davantage sans avoir deux mots de conversation avec âme-qui-vive. Car les Chartreux ne s'expliquent pas par signes, comme les Trappistes. Il ont le droit de parler en cas de nécessité absolue. Mais à qui ?



C'est la grandeur et le charme étrange de cette solitude qui font naître dans beaucoup d'esprits ce qu'un Chartreux appelait un jour « la tentation de l'île déserte ». Qui n'a jamais rêvé de fuir le monde pour la solitude gracieuse d'un îlot du Pacifique, de préférence à l'écart de la route des cyclones et raisonnablement pourvu de ressources alimentaires ? Qui ne s'est imaginé, sobrement vêtu de feuilles, paressant à l'ombre des bananiers en fleurs, tendant à l'heure de midi une main languissante vers un déjeuner pendu aux arbres, l'arbre à pain, l'arbre à beurre, l'arbre à vaisselle ou calebassier, loin des hommes, libre comme les oiseaux du ciel, enfin seul ?

La Chartreuse déçoit cruellement les Robinsons volontaires. Ce n'est pas une île où l'on robinsonne à l'aise. Certes, le Chartreux vit seul tout le long du jour, ou presque. Il n'est pas pour autant libre d'organiser son existence comme il lui plaît. La cloche conventuelle est là, vigilante, ponctuelle, qui sonne le réveil, le travail, le repos, l'office, matines, laudes, la messe, vêpres, complies, les petites heures canoniales et l'heure tout court, la demie et même le quart. Tout le cloître obéit en silence à sa voix pure, qui semble tinter sur une ville morte. Est-on en train de bêcher son jardin, ou de composer l'un de ces profonds traités d'oraison mystique avec lesquels on prétend que les Chartreux allument leur feu l'hiver ? Au premier appel de nones ou de vêpres, il faut lâcher la bêche ou la plume, gagner l'oratoire de la cellule ou se hâter vers la chapelle. Hormis le temps du sommeil, du reste coupé lui-même par l'office de nuit, la journée du Chartreux est littéralement hachée par cent obligations diverses, précises, qui le font passer de l'oratoire au jardin, de l'atelier à la chapelle et dû promenoir au lit sans qu'il puisse s'appliquer avec continuité à autre chose que l'obéissance. La cellule l'a détaché du monde, la cloche le détache de lui-même.

Pauvre Robinson ! Il résiste rarement plus de quarante-huit heures à la cloche cartusienne. « Bouclé » dans une cellule qui lui a paru spacieuse le premier jour, et qui lui semble déjà plus petite le second, il cherchait l'indépendance et trouve la discipline. A dix heures, son maigre déjeuner l'occupera dix minutes. Il prendra un livre, mais à quoi bon lire un livre dont on ne parlera jamais à personne, un livre qui ne peut plus vous aider à rêver ? La suite monotone des jours à venir lui paraît infinie (le régime cartusien conserve, les octogénaires ne sont pas rares dans la maison), et son « moi », ce « moi » qui au dehors semblait d'autant moins exigeant qu'on ne lui refusait rien du tout prend soudain des proportions

gigantesques ; il est là, près de la porte, énorme Vendredi qui n'accepte pas son congé et qui s'impatiente... Robinson convoque alors le ban et l'arrière-ban de ses plus fières pensées... C'est à peine s'il voit venir deux ou trois lieux-communs fourbus... Pendant ce temps, la cellule continue de rétrécir, Vendredi tape du pied, la cloche sonne, c'en est trop ! Robinson vaincu demande l'horaire des autocars.



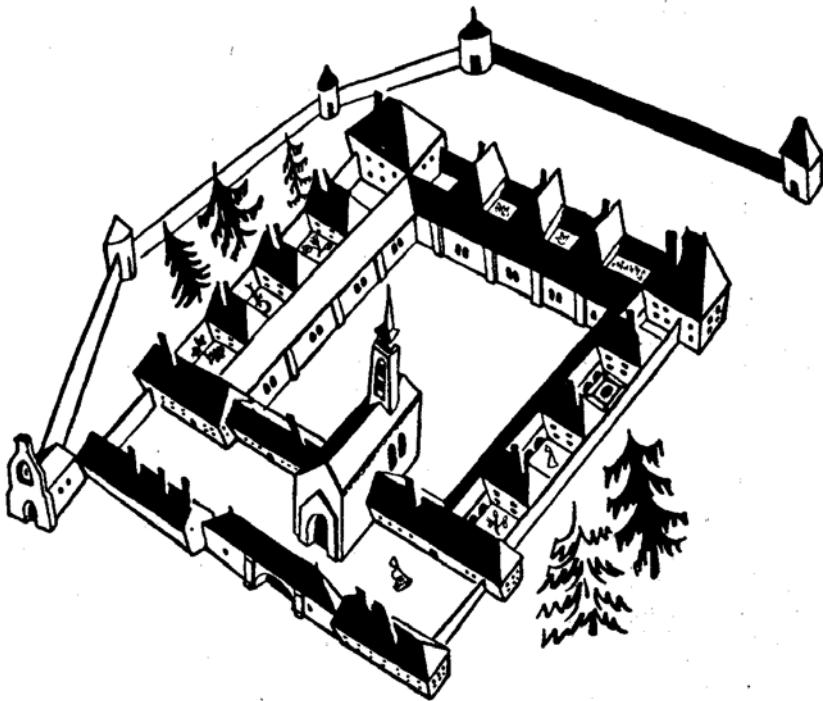
La Chartreuse est le plus austère de tous les couvents. Un religieux, c'est officiellement admis, peut toujours quitter son Ordre pour celui de saint Bruno : il ne fait que choisir un genre de vie plus élevé. Selon l'Église, la pratique de la Règle cartusienne exige par elle-même l'exercice de la vertu « héroïque », autrement dit le Chartreux qui se borne à observer matériellement la Règle jusqu'à sa mort, – à supposer qu'il ne faille point beaucoup d'esprit pour cela, – est *ipso facto* canonisable, sans autre forme de procès. Mais les Chartreux béatifiés sont rares. Saint Bruno a légué à son Ordre son goût de l'effacement. En entrant, avant de recevoir l'habit blanc de son nouvel état, le novice revêt la coule noire, symbole du deuil qu'il porte de l'homme qu'il a été. De ce jour, il commence à disparaître. On lui donnera un autre nom ; il sera « Dom Jean-Baptiste », « Dom Raphaël » ; s'il écrit, et que ses œuvres paraissent dignes d'être publiées, il ne les signera pas : l'étiquette de la célèbre liqueur est l'un des rares imprimés honorés d'une signature de Chartreux ; encore y avait-il à cela une nécessité juridique. Dans les cimetières de l'Ordre, les croix ne portent aucun nom. S'il est une foule de Dominicains illustres, si les Trappistes n'ont pu nous cacher saint Bernard et l'Abbé de Rancé, seuls les spécialistes de la mystique ou les chrétiens curieux de spiritualité (il y en a) connaissent Denys le Chartreux ou Dom innocent le Masson, deux gloires de l'Ordre avec saint Bruno, que personne ne connaît, pas même ses biographes. L'anonymat s'ajoute aux murs de la cellule et du silence comme une clôture supplémentaire.

Mais cet anéantissement n'est que l'aspect négatif, et pour le monde assez déprimant, d'une résurrection dans la lumière qui fait peu à peu de la créature infirme et misérable que nous sommes un frère – exilé – des anges.



Et quelle poésie dans ces vies aux amarres rompues ! Le Ciel ne nous est connu que sous la forme énigmatique des mystères de foi, et, pour un être de chair et de sang, sortir du monde pour gagner la pure région des esprits est une entreprise aussi rude, exaltante et dangereuse que l'aventure de Christophe Colomb faisant voile sans retour vers une terre invisible et probable... Lui aussi était soutenu par la foi et par la raison, lui aussi croyait aux étoiles, et il est permis d'imaginer qu'il s'est demandé plus d'une fois, devant cet exaspérant horizon sempiternellement liquide, si les étoiles ne mentaient pas, si la foi n'était pas trompeuse, si la raison, enfin, était vraiment un bon instrument de navigation.

Le Chartreux, coupé de nos rivages et lancé sur les eaux à la grâce de Dieu, passe par la crainte et l'espérance du héros exemplaire de la *Santa Maria*. Après



UNE CHARTREUSE

*Les cellules rayonnent autour du cloître, qui aboutit à la chapelle — le mur extérieur protège le couvent contre les avalanches.*

l'enthousiasme de l'appareillage vient l'épreuve de la haute mer, cette interminable station toutes voiles dehors au milieu d'un cercle d'océan dont on ne parvient pas à quitter le centre, et la raison qui ordonnait de partir n'ose même plus conseiller de persévéérer. C'est vers quarante ans, dit-on (mettons le quarantième jour de mer), que le navigateur solitaire de la vie spirituelle commence à douter que les Indes occidentales apparaissent un jour au bout de sa longue-vue. Ses sacrifices lui semblent vains, il n'en verra jamais les fruits, ce prochain qu'il désire sauver l'ignore, le méprise ou le hait... Mais ce n'est qu'un orage, et qui passe. Dans la nuit qui l'enveloppe, le héros va son chemin d'étoile en étoile : il sait qu'il est un autre monde que celui-ci.

L'avant-garde de la chrétienté, c'est lui.

## X

### UMBRATILEM

Nous n'en sommes plus à nous glorifier de ces choses-là, je le sais bien, et pourtant ! Si toutes nos fiertés n'étaient mobilisées ailleurs, nous aimeraissons peut-être à nous rappeler que la plupart des Ordres religieux ont pris naissance en France, que les deux plus grands Ordres contemplatifs, en tout cas, sont essentiellement français, ou, si le mot paraît... disons suspect de nationalisme précoce, nés sur un certain territoire situé à l'ouest du Rhin et au nord des Pyrénées. Pendant plusieurs siècles, la France, je veux dire le territoire en question, a fourni la majeure partie de leurs effectifs aux couvents de saint Bernard et de saint Bruno. Aujourd'hui encore, les Français, ces esprits « légers » et « versatiles », s'envolent facilement vers les Chartreuses ou versent volontiers dans les Trappes. Ils n'ont absolument pas l'air de se douter que la vie contemplative est un genre d'exercice archaïque, lié à un type de civilisation englouti avec la Scolastique, la Table ronde et l'amour courtois, dans le naufrage du monde médiéval.



Ce n'est pas une société d'un autre âge qui s'ouvre devant le visiteur d'une Trappe ou d'une Chartreuse, c'est une société hors du temps. Le collectivisme trappiste est fort en avance sur le kolkhoze : au lieu d'entretenir la pernicieuse illusion que « tout appartient à tous », il est fondé sur le principe vraiment socialiste que rien n'appartient à personne. Le Chartreux n'est pas démodé parce qu'il n'a jamais été à la mode. Sa solitude est celle de toutes les âmes éprises d'absolu ; un grand homme est seul, et un Chartreux est presque toujours un grand homme, – ébloui par une autre gloire que la sienne. (J'en sais au moins un qui eût reçu, dans le monde, toutes les couronnes promises au génie littéraire.) Quant à l'« inefficience » d'une vie purement spirituelle, on n'avance rien d'original en disant que, si Karl Marx avait été un homme d'action, le marxisme n'existerait pas. La plus grande révolution des temps modernes est née, vers 1847, des obscures méditations d'un barbu génial, au fond d'une salle à manger londonienne de style petit-bourgeois.

On ne compte plus les disciples du « manifeste communiste », je ne vois rien à leur opposer en nombre, si ce n'est la foule impressionnante des convertis de *l'Histoire d'une âme*, écrite au fond d'un couvent qui ressemble à une fabrique de boutons-pression par sainte Thérèse de Lisieux, oisive du Carmel et patronne des Missions. Il nous est difficile de croire à la puissance immatérielle de l'esprit, quand elle n'opère pas sous nos yeux dans la brique ou le mâchefer social. Pourtant l'Église, – elle se connaît un peu en pouvoir ! – a toujours proclamé la primauté de la vie contemplative, aucune activité n'approchant en intensité celle de la Carmélite ou du Chartreux dans l'ordre spirituel, qui est tout de même celui de la vie chrétienne. La bulle *Umbratilem* en fait foi :

« Tous ceux qui font profession de mener une vie de solitude », dit le texte de Pie XI, « loin des fracas et des folies du monde, – non pas seulement dans, le but d'appliquer toute la force de leur esprit à la contemplation des divins mystères et des vérités éternelles, – mais encore pour effacer et expier leurs propres fautes et surtout celles du prochain par les mortifications de l'âme et du corps volontairement déterminées et prescrites par la Règle ; ceux-là, on le doit affirmer, ont certainement, comme Marie de Béthanie, choisi la meilleure part. Si le Seigneur y appelle, il n'y a pas en effet de condition ni de genre de

vie que l'on puisse proposer comme plus parfait au choix et à l'ambition des hommes... C'est le devoir de ces solitaires et comme leur affaire principale... de s'offrir et de se vouer à Dieu en vertu d'une fonction pour ainsi dire officielle, comme victimes et hosties de propitiation, pour leur salut et celui du prochain. Voilà pourquoi, depuis l'époque la plus reculée, ce genre de vie si parfait s'est établi et propagé dans l'Église, où il est utile et profitable, plus qu'on ne saurait le croire, à la société chrétienne tout entière... D'ailleurs... ceux qui s'acquittent assidûment de l'office de la prière et de la pénitence, bien plus (*multo plus*) encore que ceux qui cultivent par leur travail le champ du Seigneur, contribuent au progrès de l'Église et au salut du genre humain, parce que, .s'ils ne faisaient descendre du ciel l'abondance des grâces divines pour arroser ce champ, les ouvriers évangéliques ne tireraient de leur travail que de bien plus maigres fruits. »

En vérité, les Ordres contemplatifs sont le cœur vivant de l'Église. Et ce cœur ne bat pas pour soi-même : le prochain tient une place d'honneur dans l'économie spirituelle du contemplatif. Certes, ce prochain très-aimé ne reçoit pas beaucoup de messages de ses amis inconnus de la Trappe ou de la Chartreuse, mais qui oserait mettre en doute la profondeur et la sincérité d'une amitié qui abandonne tous ses biens et ne demande en échange que la permission d'offrir aussi sa vie ?



Faut-il vraiment justifier les vocations contemplatives ? Le monde moderne s'en charge si bien ! Il nous fabrique une civilisation insupportable, ennemie du surnaturel, brouillée avec le sacré, froide comme une machine, bête comme un système et si manifestement résolue à étrangler une liberté par jour qu'elle appelle à grands cris cette forme radicale de l'objection de conscience que constitue l'entrée en religion. La tyrannie sourcilleuse de Sainte Efficience, qui règne sur les têtes et sur les bras, sinon sur les cœurs, donne peu à peu à l'homme contemporain un visage en bouton de porte, rond et lisse comme la porcelaine, et qui ne s'anime plus qu'aux environs de mille kilomètres à l'heure par l'effet d'une certaine distorsion des cartilages et d'un vigoureux tiraillement des zygomatiques. Le faciès de l'aviateur en pleine vitesse évoque le masque du tragédien antique, avec un réalisme saisissant qui ne doit rien à l'inspiration, et tout au vent. Cependant que les esprits hébétés se traînent sur le sol avec une sage lenteur, les corps se meuvent dans l'espace avec la vélocité du souffle. Entre les uns et les autres la permutation des attributs est complète, on peut même ajouter que désormais, le progrès des accidents mécaniques aidant, les corps arrivent à destination bien avant les esprits. Les « techniques » dont nous sommes si fiers se coalisent pour nous renvoyer non pas à l'état de nature, où il y a encore quelques frustes libertés possibles, mais à l'état de matière, juste assez consciente pour s'aligner elle-même, manœuvrer au travail et défiler aux plaisirs.

Devant cette vaste entreprise de « dépersonnalisation », le propos de fidélité à la lumière, qui fait le contemplatif, sonne comme un refus. Nous comprendrons bientôt l'utilité de ces reclus immobiles et à genoux, les yeux tournés vers une ineffable présence, lorsque dans ce monde défiguré nous éprouverons le besoin de regarder un visage d'homme.

## XI

### LA FLAMME DU CARMEL

Le Carmel est une lampe orientale où brûle une flamme espagnole. La tradition fixe le lieu de ses origines sur les pentes du mont Carmel, aux confins de la Galilée et de la Samarie, sainte montagne du peuple juif, creusée de cavernes profondes, jadis couverte de forêts, de tout temps refuge naturel des anachorètes et observatoire de prédilection du prophète Élie. C'est là, sous l'enseignement de l'immortel annonciateur, que cet Ordre composite avait acquis les deux grands principes de son ancienne vocation érémitique : la solitude et le recueillement, – la lampe et l'huile de la vie contemplative.

Mais depuis l'époque de leurs premières armes spirituelles, les Carmes descendus de leur sainte retraite pour se répandre en Europe ont changé d'uniforme, de caractère et d'emploi. Le sac et la peau de mouton de l'anachorète ont été remplacés par une robe brune et un manteau blanc moins farouches à l'œil des citadins ; par décret pontifical de Grégoire IX, en 1227, les ermites sont faits mendians, et les

contemplatifs, prédicateurs : les ci-devant Pères du Désert versés dans l'infanterie apostolique perdent la belle indépendance du maquis, tandis que la lampe carmélitaine perd son huile dans la bousculade des réformes, des adaptations et des remaniements, si bien qu'il restait apparemment fort peu de liquide dans le récipient forgé avec amour sur les hauteurs, lorsqu'il y a bientôt quatre cents ans deux Espagnols y mirent le feu, qui brille encore.



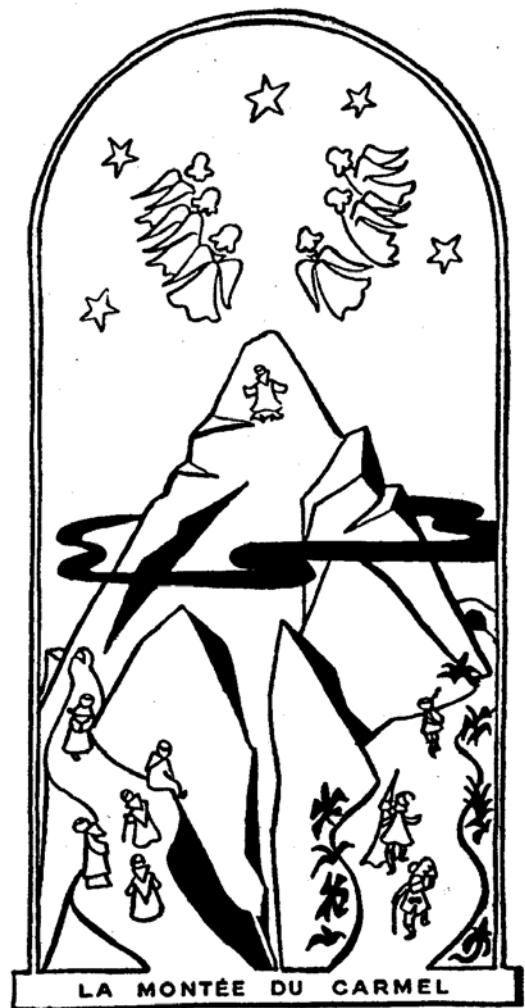
De ces deux incendiaires égaux en ardeur, l'Église a fait deux Docteurs de la vie spirituelle et l'on ne peut leur reprocher qu'une chose, qui est d'avoir été l'un et l'autre si bons maîtres et si bons écrivains qu'une multitude de critiques ont cru les comprendre assez bien pour pouvoir les expliquer. Saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila, en effet, ont fourni depuis trois siècles le sujet d'innombrables thèses et contre-thèses de psychologie, dont les plus ambitieuses traitent avec un sang-froid parfait du « problème de l'expérience mystique », comme s'il existait une chance de résoudre le problème sans tenter l'expérience. On peut commenter utilement les œuvres de saint Jean de la Croix, on peut mettre beaucoup de talent à dépeindre l'auteur lui-même, encore qu'ici les meilleurs peintres risquent de se tromper de couleurs, tel Huysmans qui voyait « un être terrible, sanglant et les yeux secs » où l'Histoire nous montre un persécuté très doux. Mais il est tout aussi impossible de parler pertinemment de l'*« expérience mystique* » sans l'avoir faite, que de parler de l'*« expérience de la mort* » avant d'être ressuscité au moins une ou deux fois. Ces deux expériences-là se ressemblent du reste sur plus d'un point, et si saint Jean de la Croix a décrit l'une d'elles, c'est pour éviter que l'on s'y égare, non pour éclairer ceux qui refusent de partir.

Un mystique de sa qualité est un homme qui flambe, et devant ce spectacle étonnant le critique ignifugé ne fait que redoubler d'amiante. « Voyons, se dit-il en ajustant ses lunettes fumées, comment ce malheureux a-t-il pu s'embraser de la sorte ? Serait-il resté trop longtemps au soleil ? Les miroirs de son esprit, formant lentilles, auraient-ils enflammé ce que ces mystiques appellent « le vieil homme » et dont on peut conséquemment présumer qu'il est fait de bois sec ? »

La seule bonne réponse que le critique puisse raisonnablement espérer est celle qui lui mettra le feu.

C'est cela, l'*« expérience* ».

La doctrine de saint Jean de la Croix, c'est la voie abrupte du dépouillement total, une variante offensive de la tactique de la « terre brûlée » appliquée au combat spirituel. La voie parut beaucoup trop courte et la tactique excessivement coûteuse aux religieux « mitigés » du temps (on appelait « mitigés » les moines allégés de certaines observances, et qui s'étaient capitonné une Règle d'un confort d'ailleurs tout relatif) et jamais saint homme ne fut plus accablé de peines disciplinaires et surmené de pénitences injustifiées que le Père Jean de la Croix par ses demi-frères en religion. Il s'agissait de le faire taire, ou plutôt de l'éteindre, mais le calcul était mauvais. Les mystiques alimentent leur feu avec tout ce qui leur tombe sous la main, et les persécutions font une plus belle flamme que tout le reste. Au surplus, tandis que les mitigés du Carmel croyaient étouffer l'incendie, celui-ci faisait rage à travers les couvents de l'Ordre féminin, en la personne flamboyante de sainte Thérèse d'Avila.



*INTERPRÉTATION D'UN DESSIN DE SAINT JEAN DE LA CROIX*

*A gauche, le « chemin d'esprit imparfait » en quête des « Biens du ciel ». A droite, le « chemin d'esprit égaré » à la recherche des « Biens de la Terre ». Au milieu le sentier abrupt de la perfection, qui conduit par le refus simultané des biens de l'une et l'autre voies (qui ne mènent nulle part) au sommet de la Sainte Montagne (mons in quo beneplacitum).*



Saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila sont deux âmes de même race, de celles qui ne connaissent pas plus la transaction que le compromis et ne respirent à l'aise que dans l'absolu. Tous deux suivent le même chemin spirituel, l'un dans la nuit, l'autre en plein jour. Ce que le premier exprime dans la *Montée du Carmel* en images nocturnes d'une profondeur et d'une limpidité admirables, la seconde le décrit dans son *Château de l'âme* avec un ruisseau de comparaisons lumineuses où étincellent les diamants, les rubis, les étoiles et les soleils. Le contraste se poursuit jusque dans les destinées terrestres de ces extraordinaires « jumeaux de sainteté ». Sainte Thérèse livre et gagne vingt batailles pour la réforme du Carmel, fonde une série impressionnante de communautés et meurt en 1582 au milieu de ses « filles », déjà glorieuse, son oeuvre accomplie, ayant la certitude de n'avoir pas lutté en vain. Dix ans plus tard, saint Jean de la Croix expire entre les pattes de l'un de ses persécuteurs, après une vie balayée par toutes les rafales de la souffrance morale et physique, renvoyé de ceux qui ne le comprennent pas à ceux qui le comprennent trop bien, admiré des meilleurs, certes, mais dans une solitude effrayante.

Pourtant il n'aura pas fait entendre la moindre plainte et, lorsqu'on lui apprend sa fin prochaine, c'est un verset suave du psaume CXXII qui lui vient aux lèvres : « *Laetatus sum... J'ai été dans la joie quand on m'a dit : allons dans la maison du Seigneur !* »

Avec ces deux torches vivantes dans son antique maison, le Carmel aurait eu mauvaise grâce à ne pas prendre feu. En fait, c'est de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix que date l'Ordre des Carmes « déchaux » tel que nous le connaissons aujourd'hui, gouverné par une Règle et une formule de vie religieuse comparables à celles des Dominicains, c'est-à-dire unissant étroitement la contemplation, qui fait le Chartreux, et l'action, représentée par le Jésuite. De même que les Dominicains, les Carmes sont prédicateurs, professeurs, missionnaires, tandis que leurs sœurs, les Carmélites, mènent l'existence recluse à perpétuité des purs contemplatifs. Mais ils sont surtout les héritiers, les disciples et les exégètes qualifiés de leurs deux grands Docteurs mystiques :

« Sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix », écrit le P. Bruno, directeur des *Etudes Carmélitaines*, « se sont révélés des maîtres de psychologie religieuse. Ils en sont les princes ; qui le contesterait ? Personne ne les égale. Ils ont, comme jamais on ne l'a eu, le sens pratique de la vie éternelle, en fonction d'elle, de la vie humaine. Ce sont les Docteurs vers lesquels tous se tournent dans l'Église catholique et même hors de cette Église quand on veut passer de la connaissance spéculative à la connaissance expérimentale des choses divines. »<sup>7</sup>

Ce sera donc la mission particulière des Carmes d'entretenir au milieu de nous ce foyer mystique, auquel sainte Thérèse de Lisieux vient de joindre sa flamme très claire. Les *Etudes Carmélitaines*, qui groupent autour du R.P. Bruno tout ce qui porte un nom dans la pensée catholique, se chargent de maintenir sur le plan intellectuel le prestige de l'École spirituelle de l'Ordre, et d'empêcher les amateurs de se précipiter à travers la mystique comme dans un fabuleux Luna-Park où l'on se paierait pour vingt francs une *Montée du Carmel* et un tour de *Château de l'âme*. La tâche n'est pas mince d'expliquer aux ignorants que l'ardeur spirituelle n'est pas la sinistre combustion morale qu'ils imaginent, et aux savants qu'elle a bel et bien la propriété de briller. Et la difficulté n'est pas petite de faire deviner aux uns, qui s'épouvantent, et aux autres, qui se rassurent trop vite en fouillant la cendre des livres, que ce feu est en vérité un feu de joie.

## XII

### LES DÉJEUNERS DOMINICAINS

Les Dominicains de Paris m'ont fait deux fois l'honneur de m'inviter à déjeuner dans leurs maisons de la Glacière et du faubourg Saint-Honoré.

Le couvent de la Glacière est une ancienne maison de santé dont les bâtiments vétustes encadrent une

<sup>7</sup> R. P. Bruno de J. M., *La Vie Carmélitaine* (Desclée de Brouwer)

cour plantée d'arbres poussiéreux. L'ensemble est pauvre, comme il convient à un Ordre mendiant, et rappelle moins l'hôpital que le groupe scolaire désaffecté. Sur les murs des longs couloirs qui desservent les cellules, les oratoires, les salles communes, on s'attend à trouver ces graffiti d'écoliers, bonnets d'ânes, inscriptions lapidaires, pantins filiformes et faces de lune qui ajoutent un peu de fantaisie aux laborieuses frises au pochoir qui décorent nos établissements primaires.

Mais les Dominicains de la Glacière sont sages. Ils écrivent partout, excepté sur les murs. Leur séjour sans art n'offre aux yeux d'autre récréation que les bizarries de quelques vitraux modernes, grands buveurs de lumière et d'un type sans doute agréé naguère par la défense passive.



Un cérémonial immuable préside aux déjeuners dominicains. Vers midi et demie, à l'appel de la cloche, les Révérends Pères s'alignent en double file à l'entrée du réfectoire. Après un *benedicite* rapide, les derniers passent les premiers, les premiers entrent les derniers dans la salle aux longues tables étroites où chacun a sa place marquée par un couvert de fer battu et un quart de boisson qui peut être du vin, de la bière ou du cidre, selon le lieu. A Paris, on boit du vin. Capuchon tiré sur les yeux, les Pères s'assoient d'un seul côté de la table, le dos au mur ou à la fenêtre, comme les personnages de la Cène, et mastiquent dans le plus rigoureux silence la nourriture banale des restaurants communautaires ou des pensionnats.

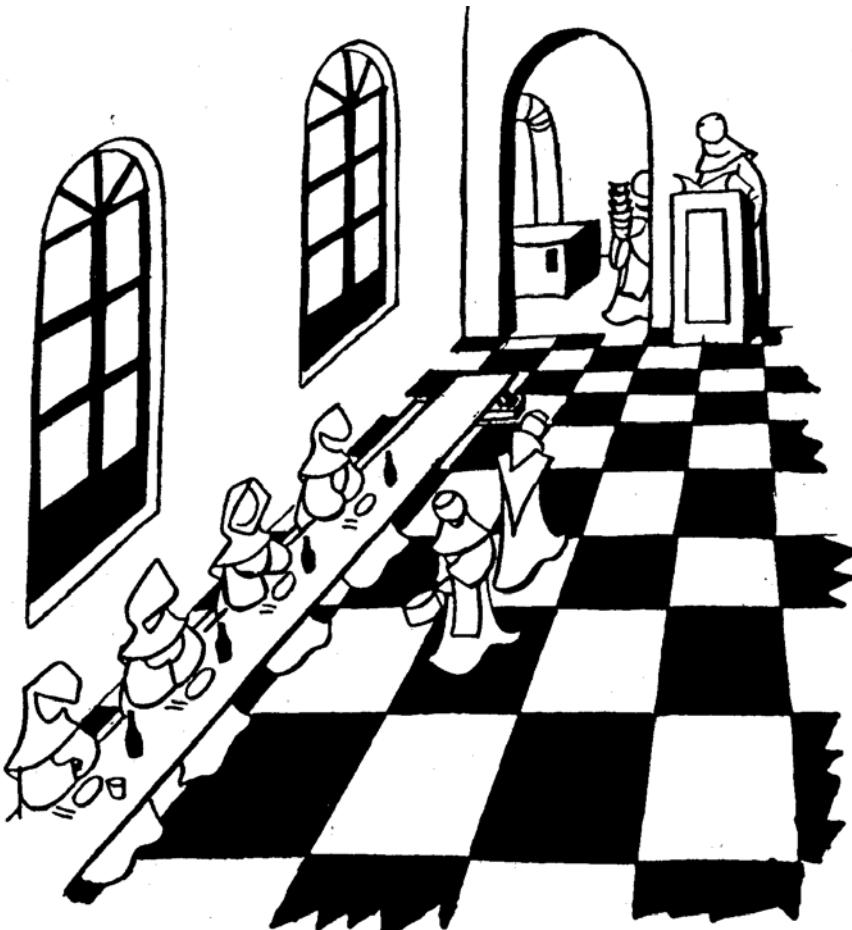
Spécialement honoré, comme dans tous les couvents, l'invité prend place à la droite du Supérieur, maître de maison muet, mais plein d'attentions. Chez les Bénédictins, l'Abbé – qui a rang d'évêque – pousse la courtoisie jusqu'à laver lui-même les mains de son hôte avant d'entrer au réfectoire.

Plus modernes, un peu moins doux, les Dominicains vous laverait plutôt la tête.

Entre les tables, des novices tout de blanc vêtus vont et viennent, serveurs alertes et silencieux, qui passent et repassent de la salle aux cuisines dans un tournoiement de bure aux larges plis, la flamme triangulaire du capuce tombant de leurs épaules comme deux ailes jointes et repliées... Ils veillent à ce que rien ne manque aux convives, qui n'ont pas la permission de demander quoi que ce soit pour eux-mêmes.

Mais la règle de charité veut qu'ils aient le droit de réclamer pour le prochain. Aussi raconte-t-on l'histoire de ce moine trouvant une désagréable bestiole dans son potage, et convoquant du geste un serveur pour lui dire sur le ton de l'empressement charitable, afin que cette injustice soit réparée :

- Mon voisin n'a pas eu de cafard.



Bien que la majorité d'entre eux soit d'opinions très avancées, les Dominicains n'ont pas encore adopté la conception traditionnelle du banquet républicain. Leurs repas s'achèvent sans discours, mais non tout à

fait sans paroles.

Par-dessus le cliquetis léger des couverts s'élève la voix du Lecteur de corvée, installé en chaire et lisant quelque ouvrage instructif, à la manière désespérante d'un élève de onzième récitant sa leçon de français. Ce sont de ces lectures sans ponctuation, où la fin des phrases reste suspendue en l'air, dans l'attente d'un point qui n'arrive jamais.

De temps à autre, le Père Correcteur lâche sa cuiller et agite une sonnette. Le Lecteur de corvée s'interrompt tout net au milieu d'un mot :

- Vous articulez mal, dit le Père Correcteur, en articulant trop bien. On ne vous comprend pas.  
Détachez vos syllabes !

Le Lecteur confus et rougissant détache si bien les syllabes qu'il décompose les mots comme les mouvements du « Portez, armes ! »

On ne comprenait pas grand'chose à sa psalmodie sur le Rhône, son débit, ses affluents et sa navigabilité. Après correction, on n'y comprend plus rien du tout.

« La – Saô-ne-se-jet-te-dans-le-Rhô-ne à-la-Mu-la-tiè-re.

« Près-de-Lyon. »

Les phrases aux reins cassés culbutent l'une après l'autre de la chaire dans l'indifférence générale. Heureuse, la clochette ne bronche plus.

Après le repas de midi, la « fusion ». On appelle ainsi la petite demi-heure de conversation générale que les Dominicains s'accordent après déjeuner, à la bibliothèque, en prenant le café.

Je garde un souvenir confus de la « fusion » du couvent de la Glacière. Le Père Régamey, grand inquisiteur de l'art sacré, parlait sculpture avec passion. Un album à la main, il prouvait par l'image que rien ne ressemble autant aux calvaires du XII<sup>ème</sup> siècle que certaines œuvres modernes.

Les tailleurs de pierre du XII<sup>ème</sup> siècle ne savaient pas qu'ils faisaient de la sculpture du XX<sup>ème</sup>, mais ils eussent été, certainement, enchantés de l'apprendre.



Le couvent du faubourg Saint-Honoré a plus d'élégance que celui de la Glacière. Ses marbres, ses fers forgés, son cloître dessiné par un architecte renommé, sa jolie vue sur un grand jardin (qui du reste ne lui appartient pas) tout cela, dit un Dominicain des missions ouvrières, ferait « une excellente clinique d'accouchements ».

Pour le moment, c'est un lieu de rassemblement, qui tient, comme tous les couvents de l'Ordre, de la pension de famille, du quartier général et de la Petite Chartreuse. Car c'est l'originalité des religieux de saint Dominique de mener une vie à la fois « active » et « contemplative », combinant les disciplines conventuelles et toutes les libertés de l'action. Les Dominicains font tous les métiers. Ils sont prédicateurs, professeurs, dockers, journalistes ou physiciens. Mais le soir les ramène en principe dans les maisons de leur Ordre, où la vie d'oraison reprend ses droits. Selon une formule qu'ils emploient volontiers pour définir leur vocation, l'action dérive chez eux « de la plénitude de la contemplation ». Tout le long du jour, ce trop-plein de recueillement se déverse en mille entreprises apostoliques d'une infinie variété, sur lesquelles les Supérieurs exercent un droit de regard limité. Les fils de saint Dominique, contemplatifs engagés, « Chartreux du monde », sont certainement les religieux les plus libres de la terre.

Je dis « les religieux ». Je pourrais aussi bien dire « les hommes ». Ce n'est pas pour rien qu'ils ont choisi la liberté, la vraie, celle qui couronne le renoncement.

Faubourg Saint-Honoré, la polémique a tôt fait de poindre. Les Dominicains adorent parler politique, et un bon débat contradictoire n'est pas fait pour leur déplaire. Sitôt le café servi, le malheureux chroniqueur qui venait questionner les autres passe lui-même à l'interrogatoire. Cinq ou six théologiens armés de références jusqu'aux dents l'environnent et dardent sur lui, chétif, ce regard brillant où l'hérétique voyait jadis flamber la première étincelle de son fagot.

Car les Dominicains ont joué, il y a bien longtemps, un rôle non négligeable dans la sainte Inquisition. Leurs invités sont en général seuls à s'en souvenir.

- Après tout, me dit un Révérend trapu en tournant énergiquement sa cuiller dans sa tasse comme une louche dans une casserole de plomb fondu, nous autres Dominicains, nous n'avons pas peur des révolutions.

En effet, l'Ordre de saint Dominique est né aux alentours de 1210, au beau milieu de l'hérésie albigeoise. Sa formule elle-même (des moines lancés dans le siècle, prédicteurs et mendiants) était, à l'époque, puissamment révolutionnaire. Ces débuts mouvementés à la lueur de la guerre civile permettent aux Dominicains de considérer sans trouble nos convulsions politiques et le rougeoiement de l'incendie marxiste.

Mais les temps sont changés. Autrefois, on brûlait les hérétiques.

Aujourd'hui, on joue avec le feu.



Pour sortir, les Dominicains glissent une chape et un capuce noirs par-dessus leur robe blanche. Ventre blanc, ailes noires, les Dominicains s'habillent en hirondelles pour nous annoncer le printemps.

Mais non pas tous de la même voix, ni dans le même langage. Ils ne se ressemblent que par le costume. Pour le reste, ils diffèrent en tout : encore qu'il y ait peut-être un « Dominicain idéal », il n'y a pas de « Dominicain-type », et pour se faire une idée générale de cet Ordre extrêmement riche en personnalités il faudrait lier connaissance avec chacun de ses membres. Tel prédicateur s'inscrit dans la lignée des grands spirituels français, dont il a l'équilibre, la finesse, le regard clair et l'austérité, cependant que tel cosmologue brillant effectue dans le sillage des sciences modernes de passionnantes parties d'aquaplane. Tel technicien s'attache à résoudre les problèmes économiques de l'univers de demain ou d'après-demain, tel érudit cherche dans les Instituts un correspondant capable de lui répondre en dialecte mésopotamien du XI<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Ce sont les Dominicains qui ont inauguré, dès 1941, l'ère des « prêtres-ouvriers », que l'on appelle aujourd'hui « prêtres des missions ouvrières », en déléguant un jeune et ardent religieux chez les dockers de Marseille. Faubourg Saint-Honoré, rue de la Glacière et partout ailleurs, le paisible théologien côtoie l'apôtre de choc, et il est parfaitement vain de se demander lequel des deux imprimera en fin de compte son caractère à l'Ordre tout entier, pour la bonne raison qu'un Dominicain est lui-même par définition un contemplatif et un homme d'action. De la prédominance passagère de l'une ou l'autre de ces deux tendances on ne peut rien conclure, sinon qu'elle annonce un prochain rajustement. Certains historiens laïques, qui distinguent trois « états » successifs dans l'histoire de la vie religieuse, croient pouvoir annoncer que celle-ci se dégagera bientôt définitivement de ses derniers liens conventuels. Il y eut d'abord, disent-ils, « l'état contemplatif », où le moine reclus vivait retranché du monde ; puis l'époque des Ordres mendiants, où le religieux partageait sa vie entre le monde et le couvent ; et enfin l'âge moderne, ouvert par les Jésuites qui rompent avec la tradition conventuelle pour s'engager complètement dans l'action. Bon. Et après ? Ici, l'imagination des historiens se donne libre carrière, d'ailleurs sans aucun succès, à la recherche d'un moine inédit. Sera-ce le moine atomique ? Le moine sans vœux ni tonsure, mais avec femme et enfants, moine lauréat du prix Cognacq ? Là-dessus, les vues des historiens ne sont pas très claires, le futur se dérobe et les laisse en panne d'évolution. En fait, la thèse est trompeuse et les différents états qu'elle déclare successifs coexistent sans sa permission. Les Ordres mendiants n'ont nullement supplanté les Ordres contemplatifs, et les Jésuites n'ont pas périmé les Dominicains. La vie religieuse « à travers les âges », comme on dit dans les écoles, s'est enrichie de vocations nouvelles, sans rien perdre de ses anciennes vocations. Son histoire ne s'écrit pas du tout comme celle de la bombarde et du canon.

## XIII

### L'ÉCOLE DE SAINT THOMAS D'AQUIN

L'Ordre de saint Dominique, c'est un peu *l'intelligentsia* de l'Église. De l'élite intellectuelle, les Dominicains ont le savoir, la promptitude et la curiosité d'esprit, – et aussi l'inquiétude des idées, une tendance habituelle à pousser la critique et à retenir le jugement, toutes dispositions qui font d'eux, dans le

domaine de la pensée, les religieux les plus entreprenants de l’Église.

On ne compte pas les livres qu’ils publient chaque année, les revues, les journaux qu’ils dirigent, animent ou inspirent et qui vont de la docte *Vie Spirituelle* à l’audacieuse *Quinzaine* en passant par la *Vie intellectuelle*, la *Vie catholique*, *Fêtes et Saisons*, les ouvrages des Éditions du Cerf, etc..., l’ensemble de ces publications atteignant sans doute plusieurs millions de lecteurs (*La Vie catholique* : 650.000 exemplaires ; l’un des derniers numéros de *Fêtes et Saisons* : 350.000). Cette abondante production imprimée, où le « sel de la terre » est distribué au détail, se signale moins par l’unité de doctrine que par un certain état d’esprit commun qui est à peu près, en politique, celui de la gauche démocrate-chrétienne. Sur le plan spirituel, la position est moins claire. Aux avant-postes de la pensée chrétienne la situation, comme disent les militaires, est « fluide ». Formés par les maîtres remarquables du Saulchoir (en France), de Fribourg (en Suisse) ou du Collège angélique de Rome, au cours de six ou sept années d’études où rien n’est épargné pour les familiariser avec toutes les disciplines modernes, les Dominicains sont tous excellents théologiens. Mais, depuis des années, la théologie dominicaine est héroïquement enfoncée (à notre service) jusqu’au bonnet dans le fatras de la pensée contemporaine, et l’inventaire se prolonge.

En attendant qu’elle reparaisse tenant au poing quelque vérité qui justifie cette longue exploration, le maître des maîtres, le régulateur des esprits reste, pour les mille Dominicains de France et les huit mille Dominicains du monde entier, le plus grand théologien de l’Ordre, le meilleur ami de la raison, l’ange de l’École enfin : saint Thomas d’Aquin.



Aujourd’hui, le « thomisme » nous apparaît comme le monument le plus imposant de la pensée médiévale, et saint Thomas lui-même comme le théologien-fleuve, le stakhanoviste du Dogme, le géant de l’écritoire dont la formidable production écrase de sa masse prodigieuse les misérables plaquettes où les philosophes d’aujourd’hui emboîtent leurs différents hennetons. On lui attribue plusieurs centaines de volumes, chacun de poids respectable, sans compter les opuscules, négligeables brochures de l’épaisseur d’un Bottin, et qui portent tous la marque de son intelligence royale, sereine, où la plus petite vérité, fût-elle en guenilles et par accident toute barbouillée d’erreur, trouve l’accueil fraternel d’une incomparable hospitalité intellectuelle. Dans son oeuvre doctrinale, saint Thomas sacrifie tout à la clarté et à la précision. Les deux cents « questions » de la *Somme théologique*, subdivisées en « articles » défilent dans l’ordre immuable des « objections », « solutions » et « réponses », sans un changement de pas ni une escapade lyrique. C’est que le Docteur catholique, ici, s’adresse aux débutants, qu’il s’agit d’instruire point par point, sans ignorer une difficulté, ni éluder une question, en suivant l’exacte discipline d’une méthode simple, directe, et dont la loyauté fondamentale n’a d’ailleurs trouvé aucun imitateur parmi les fabricants de systèmes.

Mais lorsqu’il sera permis à saint Thomas de donner libre cours à son génie, lorsque le Pape lui aura demandé de composer pour l’Église l’« office du Saint-Sacrement », alors son chant sera si beau que saint Bonaventure, prié d’écrire sur le même sujet, déchirera lentement son propre texte devant l’assemblée des cardinaux réunis pour juger les deux œuvres concurrentes.



Si le théologien passe pour aride, l’homme était toute douceur et humilité. Ses condisciples de l’Université de Paris, peu sensibles à ces deux vertus sans prestige, l’avaient surnommé « le Bœuf muet » à cause de sa taille (il était affligé d’un excessif embonpoint dû à quelque maladie) et de sa placidité : durant les quarante-neuf années de sa vie on l’a vu deux fois en colère, contre une courtisane chargée par sa famille de le détourner de sa vocation, puis, une vingtaine d’années plus tard et pour une raison strictement métaphysique, contre le sophiste David de Dinant. Chesterton, le plus délicieux de ses biographes, raconte comment l’un de ses camarades, prenant en pitié cet élève apparemment « demeuré », avait entrepris de lui expliquer chaque soir les leçons de la journée, auxquelles « le Bœuf muet » assistait sans manifester le moindre signe d’intelligence. Saint Thomas écoutait humblement la répétition bénévole et ne disait mot, jusqu’au jour où le précepteur, défaillant, dut confesser son embarras devant certain point de doctrine particulièrement ardu. On vit alors l’élève suggérer timidement à son maître stupéfait une explication

lumineuse qui valut dès lors au « Bœuf muet » le droit de ruminer en paix, au milieu d'un respectueux silence.

C'est un bon principe de la méthode thomiste que d'écouter ainsi la leçon, avant de la donner. Saint Thomas écoute, et se tait. Ce n'est pas en cela qu'il se distingue le moins de ses adversaires.

Ce puissant génie, qui allait en moins de quinze ans (de 1260 à 1274) écrire assez de traités pour nourrir des générations de commentateurs, était doué d'une force d'abstraction qui l'exposait parfois sans défense aux facéties de ses jeunes confrères. Entendant un jour un religieux l'appeler à grands cris : « Frère Thomas ! Frère Thomas ! Regardez : un bœuf qui vole ! », le saint distraint ou abstrait s'approcha machinalement de la fenêtre. Et tandis que l'on s'esclaffait : « J'aime mieux, dit saint Thomas, croire qu'un bœuf peut voler, plutôt qu'un religieux mentir ».

Les jeunes gens en veine de plaisanterie n'ont rien à gagner à faire descendre les théologiens du troisième degré d'abstraction pour s'amuser à leurs dépens.



En dépit de son embonpoint, il serait plus facile de résumer saint Thomas que de résumer le thomisme. Pour Bergson, la philosophie d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin était « la philosophie naturelle de l'esprit humain », hommage considéré comme une condamnation par les nombreux penseurs qui s'arrangent à philosopher sans esprit. Pour les historiens, le thomisme est une estimable cathédrale, et, pour les professeurs de philosophie, une espèce de Mont-de-Piété du sens commun. Quelques esprits courtois vous diront enfin que le thomisme est le plus important des manuels de savoir-vivre, celui qui apprend à reconnaître et à saluer la vérité dans le monde.

Mais pour les auteurs de « digests », saint Thomas est par-dessus tout l'inventeur de « cinq preuves de l'existence de Dieu », absolument contraignantes pour des intelligences médiévales mais non pour les intelligences modernes, qui ne supportent, chacun sait cela, aucune sorte de contrainte. Ces « cinq preuves » sont cinq voies logiques qui se rattachent toutes au texte de saint Paul : « La puissance et les perfections invisibles de Dieu sont rendues visibles à l'intelligence par le moyen de ses œuvres ».

Avec saint Paul, saint Thomas pensait que l'humaine raison, sans le secours de la foi, peut affirmer l'existence de Dieu en partant des choses de la nature. Sa démonstration repose sur la conviction profonde, autrefois commune aux penseurs de toutes les écoles, que la nature a effectivement quelque chose à dire à l'intelligence, opinion aujourd'hui contournée par un grand nombre d'intelligences qui parlent toutes seules. Pour autant que la raison veut bien consentir à ne pas se nier elle-même, chose de plus en plus difficile à obtenir, les « cinq voies » de saint Thomas restent parfaitement démonstratives, « elles tiennent bon devant n'importe quelle critique »<sup>8</sup> et, si leur langage scolaire semble s'adresser aux philosophes, les autres peuvent aboutir au même résultat dans leur propre langue, le texte de saint Paul étant valable pour tout le monde et visant non seulement la connaissance scientifique, mais aussi « la connaissance naturelle de l'existence de Dieu », écrit M. Jacques Maritain, « à laquelle la vision des choses créées conduit la raison de tout homme, qu'il soit ou non philosophe ».

Il n'est pas nécessaire, en effet, d'être philosophe pour contempler l'ordre du monde, penser que cette harmonie requiert une intelligence directrice, et se rencontrer par là avec des esprits aussi différents que Voltaire, Emmanuel Kant et Albert Einstein au bout de la cinquième voie ouverte par saint Thomas. A vrai dire, si la raison a jamais été capable de prouver quelque chose, c'est l'existence de Dieu. Voilà bien ce qu'on lui reproche le plus, de différents côtés.



Saint Thomas donne le spectacle rarissime « d'un penseur en bonne santé ». Chez lui, ô miracle, la raison raisonne, le cœur désire, l'œil voit, l'oreille entend et les pieds servent à marcher, non à se gratter l'oreille.

Son intelligence ne lui semble pas trompeuse par nature, et il la dispense des féroces mesures de police

<sup>8</sup> Jacques MARITAIN, *Approches de Dieu* (Alsatia)

qu'on inflige aujourd'hui à la malheureuse, incapable de décliner son identité sans qu'une douzaine d'argousins de la critique lui tombent dessus pour lui arracher l'aveu d'un possible mensonge. Les gens lui apportent fidèlement leurs messages, et, bien qu'il y en ait parmi eux quelques-uns qui soient douteux ou incomplets, il ne se croit pas tenu de traiter chaque matin le facteur d'imbécile en lui ôtant le courrier des mains. Il n'est pas affligé de cette étrange maladie de l'entendement qui incite le penseur moderne à s'éterniser devant son miroir en répétant « je pense... je pense... je pense... » dans l'espoir constamment déçu d'entendre son reflet s'écrier un jour avec un accent de triomphe : « ...Donc tu es ! » Saint Thomas préfère regarder par la fenêtre, même quand les bœufs ont atterri depuis longtemps, et nouer avec la nature le confiant dialogue des enfants d'un même père. Ce pouvoir de converser avec les choses nous a été retiré, ou nous l'avons perdu, comme nous sommes en train de perdre le moyen et jusqu'au goût de nous comprendre entre nous.

La pensée de saint Thomas ne se connaissant aucun ennemi naturel sur la terre et dans les cieux, son regard est toujours amical parce qu'il y a toujours, en tout être, assez de vérité pour gagner l'amitié d'une intelligence en paix avec elle-même. Le lecteur de la *Somme théologique* s'émerveille de voir tant d'auteurs païens porter chacun leur pierre à l'édifice et collaborer, à titre posthume, à l'œuvre maîtresse de la théologie médiévale. Aristote repensé par le Docteur angélique parle chrétien comme personne, et l'on n'a pas fini d'admirer ce tableau du plus profond philosophe païen servant la messe du plus grand théologien catholique (les Dominicains d'aujourd'hui ne seraient pas fâchés que Karl Marx acceptât de leur rendre le même service). Saint Thomas a trouvé quelques-uns de ses principes chez un Grec, mais il fût allé aussi bien les chercher sous les Pyramides ou derrière la muraille de Chine. Le moindre mot rendant le son du vrai eût invité son esprit au voyage, car il savait que le plus petit morceau de vérité tenu d'une main ferme la livre tout entière : ce manteau sans couture est tissu d'un seul jet.



Invité un jour à la table de saint Louis, saint Thomas sortit tout à coup de son mutisme et, à la stupeur des convives effarés par cette injure à l'étiquette, abattit lourdement son poing au milieu de la vaisselle royale en s'écriant :

- « Voilà qui règle leur compte aux Manichéens ! »

Saint Thomas d'Aquin poursuivait ses pensées jusque sous le nez des rois, lévitait sans y faire autrement attention ou prenait avec simplicité ses références dix-sept siècles en arrière, comme on se retourne pour prendre un livre dans une bibliothèque. Il ne s'est jamais soucié de sa position dans le monde, dans l'espace ou dans le temps. Nous n'avons plus ce beau sens de l'éternité : nous n'avons que le sens de l'Histoire, idole optimiste qui croque ses fidèles fascinés. On attend, des fils de saint Dominique, le coup de poing sur la table qui nous réveillera à la Vérité. Car c'est elle, et non l'Histoire, qui fait le Dominicain.

## XIV

### PROCES DU JÉSUITE

En 1610, ces messieurs du Parlement de Paris s'érigent en tribunal surnuméraire de la sainte Inquisition décrétaient la Société de Jésus « détestable et diabolique, corruptrice de la jeunesse et ennemie du roi et de l'État ». Au moment où les théologiens du Parlement lui assénaient cet anathème, la Société de Jésus avait soixante-dix ans d'âge, et son caractère satanique échappait encore à la vigilance de l'Église.

Mais d'autres condamnations allaient suivre (pour l'éclairer). Celle de d'Alembert, dans un article de l'Encyclopédie qui commence par un panégyrique (« aucune société religieuse sans exception ne peut se glorifier d'un aussi grand nombre d'hommes célèbres dans les sciences et dans les arts ») et qui finit comme un réquisitoire : « Il n'y a sorte de forfaits que cette race d'hommes n'ait commis. J'ajoute qu'il n'y a sorte de doctrines perverses qu'elle n'ait enseignées ».

A l'odeur de soufre décelée par le Parlement de Paris se mêle une odeur de crime. Michelet, dans ses leçons du Collège de France, va terminer le portrait de l'accusée :

« La mécanique des Jésuites a été active et puissante. Mais elle n'a rien fait de vivant. Pas un homme en trois cents ans ! Quelle est la nature du Jésuite ? Aucune. Il est propre à tout : une machine. Non ! Vous n'êtes pas du passé ! Non, vous n'êtes pas du présent ! Etes-vous ? Non. Vous avez l'air d'être. Si l'on insiste, si l'on veut que vous soyez quelque chose, j'accorderai que vous êtes une vieille machine de guerre, un brûlot de Philippe II ! »

Le fil de la démonstration est un peu embrouillé, mais le verdict est clair : ces « hommes célèbres dans les sciences et dans les arts » (d'Alembert), couverts de crimes (scientifiques et même artistiques), corrupteurs de la jeunesse (Parlement de Paris) ne sont pas des hommes (Michelet) mais tout au plus des débris de l'Invincible Armada, n'appartenant ni au passé, ni au présent. Qu'ils soient rayés de l'espèce !

Heureusement, il y a des circonstances atténuantes, ce beau témoignage en fait foi :

« Pendant sept ans que j'ai vécu dans la maison des Jésuites, qu'ai-je vu chez eux ? La vie la plus laborieuse, la plus frugale, toutes les heures occupées entre les soins qu'ils nous donnaient et les exercices de leur profession austère. J'en atteste les milliers d'autres élevés par eux comme moi. Il n'y en aura pas un seul qui puisse me démentir ».

Ce certificat de bonne vie et mœurs complique beaucoup l'affaire, et sa signature suffit à casser le procès : c'est la signature de François-Marie Arouet, dit Voltaire.



Pour le commun des mortels que l'éducation des Jésuites n'a ni corrompu, comme la malheureuse jeunesse de 1610, ni empli de gratitude comme Voltaire, le Jésuite et sa Société forment un triple mystère d'ambition, de puissance et d'humilité mis une fois pour toutes en images par Alexandre Dumas dans le *Vicomte de Bragelonne* sous les traits du gentilhomme Aramis, mousquetaire de couvent, abbé d'alcôve et Général de la Compagnie de Jésus. Génie de l'intrigue, investi de pouvoirs exorbitants, ce Général de Jésuites vu par Alexandre Dumas montre un goût prononcé pour le complot et le travesti, principalement la guenille du mendiant, qui rehausse à l'occasion l'éclat de sa puissance. Sans domicile fixe, il va par le monde, nouant les fils secrets de sa politique seul à se reconnaître dans le labyrinthe de ses machinations, et portant pour tout insigne de sa dignité une bague dont le chaton mystérieux exerce de foudroyants ravages. Sitôt qu'il aperçoit l'éclair du terrible joyau, l'affilié surpris est saisi d'un violent tremblement, son oeil se dilate, ses cheveux se hérissent, toute vie se retire peu à peu de ses membres glacés ; il blêmit, il se raidit *perinde ac cadaver* et finit par ressembler au Jésuite de Michelet : il n'est plus ni du passé, ni du présent, ce n'est plus un homme, ce n'est rien qu'un bloc massif d'obéissance congelée. Où le Général passe, le soldat trépasse.



Je constate avec tristesse que les romanciers ne sont pas plus sérieux que les historiens. Et ce ne sont pas les penseurs qui nous apporteront la lumière : les dix-huit *Provinciales* brillent par le style, non par la bonne foi, et donnent aux Jésuites une leçon de jésuitisme comme la Compagnie n'en a jamais administré à personne. C'est à bon droit que Joseph de Maistre appelait ce chef-d'œuvre de polémique « les dix-huit Menteuses de M. Pascal ».

Comme toutes les entreprises qui semblent dépasser par quelque côté la mesure humaine, la Société de Jésus inspire à un égal degré l'aversion et l'enthousiasme. Elle surexcite l'imagination et déconcerte le jugement. Nul ne croit à ses prétendus forfaits, sur la nature desquels ses détracteurs sont d'ailleurs muets, mais son véritable visage, son action, ses voies demeurent énigmatiques. On s'interroge : est-ce une école de missionnaires comme les autres, une simple congrégation religieuse, une armée secrète, un instrument de domination universelle forgé dans l'ombre par la Papauté, un parti politique ? Que veut-elle ? Subjuguer les esprits, ressaisir la puissance temporelle de l'Église ? Quel ressort la meut ? L'ambition, le fanatisme ? Et quel est son véritable chef, du Pape auquel la lie un vœu spécial d'obéissance, ou de son Général, assez puissant pour avoir, dans l'Église et hors de l'Église, sa politique personnelle ? La Société a son secret. Les moralistes, qui ne se croient pas toujours obligés de motiver leurs sentences, et les

romanciers, qui ont presque autant d'imagination que les historiens, ne se sont pas encore aperçus que le secret de la Compagnie de Jésus flamboyait dans son enseigne.

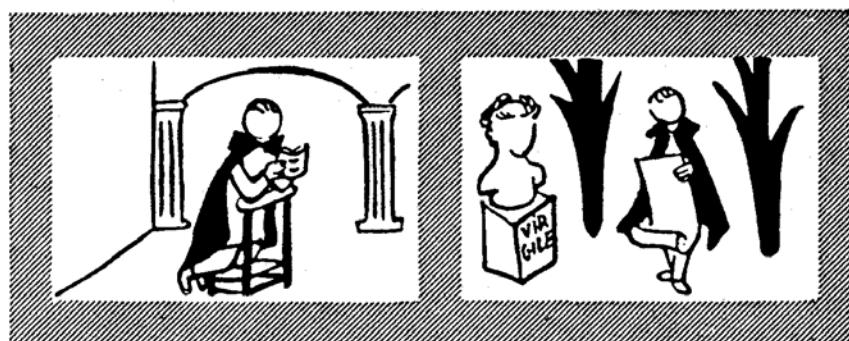


Cette Société, que l'on représente parfois comme une espèce de police du domaine spirituel, offre l'originalité d'avoir été fondée (en 1539) par un rescapé de l'Inquisition.

Né en 1491, dans la province espagnole de Guipuzcoa, Don Inigo de Onaz y Loyola fut, à quinze ans, page à la cour de Castille, et, à vingt, mercenaire à la solde du roi de Navarre. Il est permis d'attribuer au jeune soldat toutes les folies de son âge, les aventures de son état, et les plaisirs qui sont de l'un et de l'autre. Il avait trente ans, au siège de Pampelune, lorsqu'un boulet délivré par l'artillerie de François I<sup>e</sup> lui brisa une jambe, lui fournit six mois d'un repos propice à la méditation et inaugura bruyamment le saint en démantibulant l'officier.

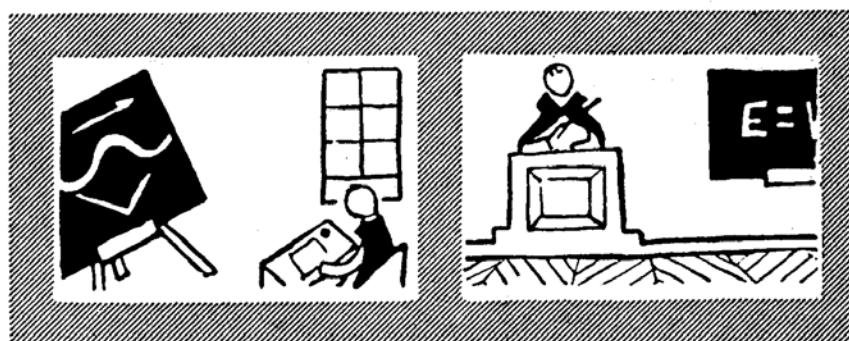
La conversion de saint Ignace date de ce martial épisode. Le courage militaire devenu héroïsme apostolique, le soldat transformé en missionnaire se mit incontinent à prêcher aux carrefours. Alors que c'est toute une affaire pour nous de changer de bureau, les saints changent de vie avec une facilité extraordinaire. Celui-là, justement, muait beaucoup trop vite. L'Inquisition s'en mêla, – plusieurs fois, – reprochant au prédicateur improvisé d'enseigner la charité sans avoir appris la théologie. (On s'étonne, à propos, d'une pareille indulgence: l'Inquisition espagnole ne passe pas pour avoir jamais eu la faiblesse de multiplier inutilement les avis.) Mais saint Ignace n'en était pas à un changement de vie près. A trente-cinq ans, il se fit étudiant, et apprit la grammaire. A trente-huit ans, il s'attaquait à la théologie. Entre temps, il avait quitté l'Espagne, où l'Inquisiteur se faisait décidément trop fréquent, pour la France et son ciel moins lourd d'excommunications. Prêtre enfin à quarante-cinq ans, il forme, pour enrayer les progrès du protestantisme, le projet d'une institution de type militaire, fortement hiérarchisée, aussi éloignée que possible de l'idéal démocratique et dont les membres, bien que tenus par les vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, seraient libres d'observances monastiques, préparés à toutes les formes de l'action, constamment disponibles et prêts à exécuter sur-le-champ toute mission qu'il plairait au Souverain Pontife de leur confier. Telle est la formule pratique du Jésuite.

### FORMATION DU JÉSUITE



*« Probation » (2 années). Exercices religieux, examen général. — Age requis: 19 ans.*

*« Juvénat » (2 années). Vœux simples. — Le Juvénat est consacré aux Belles-lettres.*



*Philosophie et Sciences (3 ans)  
— Vie religieuse.*

*« Régence » (3 ans environ)  
— Vie active, premières leçons.*



*« Scolasticat de Théologie (4 ans).  
Retour à la vie religieuse. Ordination  
(après la 3e année).*

*« Troisième an » (nouvelle probation de quelques mois). Vœux solennels — poste actif. Durée moyenne de la formation: 14 à 15 ans.*



A Paris, saint Ignace partageait sa misérable chambre du Quartier latin avec deux autres étudiants, Pierre Favre et Don Francisco de Jassu. Ce dernier, paraît-il, fut le plus difficile à convertir, mais une fois conquis et lancé on ne pourra plus le retenir ; il ira dans un trait de feu jusqu'au Japon, et ce jeune homme qui ne voulait pas entrer dans les Ordres entrera dans l'histoire sous le nom de saint François-Xavier. Il va sans dire que le troisième locataire du taudis partageait la sainteté générale, de sorte que les historiens anticléricaux pourraient ajouter à la liste des reproches qu'ils adressent à la Compagnie de Jésus le grief de s'être donné trois saints fondateurs au lieu d'un, preuve non douteuse de son cauteleux arrivisme.

Les statuts de saint Ignace sont approuvés en 1540 par le Pape, mais les trois compagnons ont à peine eu le temps d'enrôler quelques recrues qu'ils font déjà parler l'Europe. En Espagne, Melchior Cano accumule les tonnerres, et en France l'Université de Paris grasse ses chausse-trapes. Dès son début, la carrière de la Société s'annonce mouvementée, mais le mouvement n'est pas pour contrarier les Jésuites, dont il ne fait que favoriser l'élan. En 1556, à la mort de saint Ignace, ils sont mille, quatre mille en 1574, treize mille en 1616 (trente-sept « provinces », quatre cents maisons). Aujourd'hui, après persécution, suppression et expulsion, ils sont trois mille en France, trente mille dans le monde. On les a vus, comme le veut l'esprit de leur Institution, tenir tous les emplois. Dans le remarquable ouvrage déjà cité, le P. Doncoeur entr'ouvre le registre des métiers de son Ordre, et jamais défilé plus bariolé ne sortit de maison aussi sévère. Enseignants, les Jésuites comptent parmi leurs élèves le cardinal Fleury, Bérulle, M. Olier, Balzac, Descartes, Corneille, Montesquieu, Molière, Rousseau, Joseph de Maistre, Louvois et Colbert, Condé, Foch, Lyautey. Missionnaires, ils franchissent les océans, traversent les Indes, passent l'Himalaya, s'enfoncent en Chine, sillonnent le Japon, laissant ici un Jésuite-brahmane en robe jaune, plus brahmane que les brahmanes eux-mêmes, là un Jésuite-yogi surpassant les yogi en performances ascétiques, ailleurs un Jésuite-chef de protocole en remontrant sur l'étiquette japonaise aux familiers de l'empereur ; plus loin, des Jésuites-charmeurs de serpents et, selon le lieu, l'occasion et la nécessité, géographes, horlogers, physiciens, astronomes, médecins, architectes. C'est un Jésuite qui découvre le Mississippi et remonte le Missouri jusqu'aux lacs, un Jésuite qui invente la lanterne magique et le tube acoustique, un Jésuite qui nous rapporte des Philippines le quinquina et la vanille, un Jésuite qui nous apprend à fabriquer la porcelaine et à nous protéger le chef avec un parapluie. Et ne cherchez pas qui a occupé le plus longtemps le siège de Président du « Tribunal Impérial des Mathématiques » de la Chine : c'est un Jésuite.

Ils étaient, ils sont, ils seront tout ce que leur mission leur imposera d'être. Mais ils sont aussi, et mieux que personne, décapités, scalpés, brûlés, crucifiés, massacrés en gros et torturés en détail. L'Ordre comparaît devant le plaisant tribunal des historiens à la tête d'une magnifique colonne de martyrs. L'un se présente avec deux tisons enflammés dans les yeux, l'autre la gorge ouverte, et un troisième, accommodé par les Iroquois, a les mains coupées, la langue brûlée, le cœur arraché : on vous le dit, l'ambition de ces gens-là ne connaît pas de bornes. Ils sont près d'un millier à témoigner de cette manière décourageante pour la polémique, et le catalogue des suppliciés reste grand ouvert, car les Jésuites, qui font tous les métiers et portent tous les costumes, revêtent volontiers la tunique de sang du martyr.



La bonne recette du Jésuite, il faut la chercher dans les *Exercices Spirituels* de saint Ignace de Loyola, livre fondamental de la Compagnie, prodigieux traité de mystique à froid, entraînant l'âme dans un cycle de méditations méthodiques, minutieuses, où tout est prévu, y compris la manière d'accorder la prière et la respiration. C'est une spiritualité sèche, géométrique et même comptable : le disciple est invité à noter soigneusement ses fautes sur un carnet approprié, où il marquera à midi autant de points qu'il aura cédé de fois à ses défauts particuliers dans la matinée, et de même le soir après un second examen. Il en sera ainsi chaque jour de la semaine, les lignes de points allant naturellement se raccourcissant du lundi au dimanche « car, dit saint Ignace avec la tranquille assurance de sa volonté de fer, il est juste que le nombre des fautes diminue de jour en jour ». Pour saint Ignace, la ligne droite est le plus court chemin de la perfection, et l'intelligence du bien ne suppose pas seulement la volonté mais encore les moyens de le faire. Le but est défini une fois pour toutes en dix lignes, « principe et fondement » des *Exercices* : « L'homme est créé pour louer, honorer et servir Dieu, notre Seigneur, et, par ce moyen, sauver son âme. Et les autres choses qui sont sur la terre sont créées à cause de l'homme et pour l'aider dans la poursuite de la fin que Dieu lui a marquée en le créant. D'où il suit qu'il doit en faire usage autant qu'elles le conduisent vers sa fin, et

qu'il doit s'en dégager autant qu'elles l'en détournent. Pour cela, il est nécessaire de nous rendre indifférents à l'égard de tous les objets créés, en tout ce qui est laissé au choix de notre libre-arbitre et ne lui est pas défendu ; en sorte que, de notre côté, nous ne voulions pas plus la santé que la maladie, les richesses que la pauvreté, l'honneur que le mépris, une longue vie qu'une vie courte, et ainsi de tout le reste, désirant et choisissant uniquement ce qui nous conduit plus sûrement à la fin pour laquelle nous sommes créés. »



Le procès, il me semble, est jugé. Ce programme de désappropriation systématique règle la question. Il est impossible de pratiquer les Exercices de saint Ignace pendant les *quatorze années* que dure la formation d'un Jésuite sans avoir dans le cœur une passion plus forte que n'importe quelle passion humaine ; il est impossible qu'un tel renoncement s'arrange des pauvres motifs qu'on lui prête, et les objectifs que nous désespérons d'atteindre ici-bas sont déjà dépassés à l'instant où ces volontés séduites par un bien supérieur à tous les biens prennent leur vol rectiligne avec la force et la vitesse d'un carreau d'arbalète. Michelet veut rire. La mystique jésuite fait des hommes, et d'une trempe exceptionnelle. Le monde peut les haïr, mais il ne peut les vaincre qu'autant qu'ils veulent bien se laisser dégringoler sur son terrain ; on peut les chasser : ils se sont expulsés de leur propre personne depuis longtemps ; on pourrait les tenter, bien sûr, mais avec quoi ? Si vous êtes marxiste, vous perdrez votre dialectique : il y a trois siècles qu'ils l'ont inventée ; et, si par hasard vous êtes Iroquois, vous pouvez les jeter au feu : vous n'obtiendrez d'eux qu'une bénédiction, parce qu'ils n'ont plus rien d'autre à donner.

## XV

### LE MIRACLE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Si le contemplatif nous irrite, parce qu'il contemple, si le Jésuite nous déplaît, parce qu'il agit, il est par bonheur dans l'histoire des Ordres religieux un personnage très pur qui a reçu la grâce de provoquer l'hommage unanime des croyants et des incroyants, une espèce d'anarchiste adoré des bien-pensants, un saint cher aux anticlériaux, un très grand mystique sans mystère apparent qui obtient enfin l'applaudissement général, qu'il prêche, comme un Dominicain, qu'il chante, comme un Bénédictin, qu'il prie, comme un Trappiste, enfin qu'il contemple, comme un Chartreux, ou qu'il se jette dans le feu, comme un Jésuite. Devant lui, l'hostilité baisse les bras, la réserve s'envole, l'objection fond comme glace au soleil ; la fantaisie la plus échevelée dans l'action n'effraie plus les prudents, l'improvisation semble raisonnable aux sages et la pénitence naturelle aux athées. Il adresse des discours aux oiseaux, tandis que ses compagnons s'occupent d'évangéliser les poissons ; il mendie son pain à deux pas de l'opulence paternelle ; il demande l'hospitalité en souhaitant qu'on lui ferme la porte au nez et qu'on le repousse dans la neige : il appelle cela « la joie parfaite », et tout le monde en tombe d'accord avec lui. Les biographes vous montreront avec éloquence qu'il a réconcilié l'Homme et la Nature, mais il a accompli un exploit plus difficile en réconciliant le clochard et la gendarmerie, le puritain et la poésie, le bourgeois et la mendicité, – le pauvre avec la Pauvreté, – et il n'a pas atteint le sommet de son génie en se découvrant une Sœur en la personne limpide de l'Eau, mais en amenant parfois le locataire du troisième à se découvrir un Frère dans la personne opaque du voisin de palier.

Tels sont quelques-uns des miracles qui nous invitent à terminer notre voyage religieux chez saint François d'Assise.



Sa vie, c'est l'Évangile vécu, « à la lettre, et sans glose ». L'expression est de lui, et elle résume à la fois sa doctrine, son oeuvre, ses aventures et sa personne. On l'a bien souvent comparé à son Maître, mais

c'est à l'Évangile lui-même qu'il ressemble le plus.

Du jour de 1209 où il quitte la confortable maison paternelle pour appliquer sa formule, il agit comme on enseigne, ses actes deviennent des paraboles, et il commence à donner à ses compatriotes ébahis le spectacle étonnant d'une Bonne Nouvelle en liberté. Il s'en va, pieds nus, vêtu d'un misérable sac, prêcher sur les places publiques, et quelle que soit la merveilleuse fraîcheur de son génie lyrique, ce ne sont pas ses discours qui rassemblent autour de lui cinq mille disciples en moins de dix ans, mais la musique infiniment rare et agréable à l'oreille d'un être en accord parfait avec son modèle, et qui vibre en rendant le son plein et harmonieux de la Vérité. Comme tous les mystiques, – ces « poètes », ces « rêveurs » ! – il a découvert une Beauté que rien n'approche en beauté, un Etre infiniment plus *réel* et plus *concret* que ce que nous appelons, entre candidats à la poussière, les « réalités concrètes ». Et il aime. « Il est si amoureux, écrit Stanislas Fumet, qu'il ne sait plus si seulement il a conservé une nature qui lui soit propre. En tout cas, il ne veut pas en être possesseur. S'il en a une, c'est à titre de mendiant, c'est parce qu'il la mendie. Et, parce qu'il peut mendier la nature, – il est fou ! – il mendie *toute la nature*. Il mendie le pain de toute la nature à notre Père. Il mendie sa nature et la nature de tout et de tous à la Nature première, à la nature de Dieu, qui est incommunicable... Et Dieu, à la consommation de la sainteté du Poverello... inscrira dans la chair de François les marques de notre rédemption »<sup>9</sup> : saint François d'Assise meurt en 1226, deux ans après avoir reçu les Stigmates, dernier chapitre du Livre qu'il avait vécu, souffrance et joie unies, mêlées, presque indistinctes, – comme dans le Texte sacré dont il est la pathétique et l'exquise version médiévale.



Avec ses quarante-cinq mille religieux et ses deux millions de « Tertiaires » (simples fidèles rattachés à l'Ordre par une règle de vie ne comportant aucun vœu, et qui comptèrent parmi eux saint Louis, sainte Elisabeth, reine de Hongrie, Christophe Colomb, Raphaël, Michel-Ange, Volta, Galvani, Ozanam...), l'Ordre franciscain est le plus puissant en effectifs de l'Église catholique. Il est sans doute, aujourd'hui, assez différent des petites communautés de plein vent fondées par son saint patron. Saint François, qui n'était pas prêtre, pensait que ses compagnons seraient toujours assez savants pour pratiquer le fameux « à la lettre, et sans glose » : l'Église leur a conféré le sacerdoce, et ils sont tous théologiens. Il les voulait pauvres au point de ne rien posséder, ni en propre, ni à titre collectif, afin qu'ils fussent « libres comme les oiseaux du ciel » : on a mis les oiseaux en rang, et on les a fait entrer dans des monastères. Sa vie fut une longue, incessante et extraordinaire improvisation : la leur a été strictement réglée par la sagesse de Rome. Condamnés par la spontanéité infaillible de leur maître à montrer un perpétuel génie inventif dans l'ordre de la charité, la prudence de l'Église les invite à cultiver les *fioretti* des libres collines ombriennes dans l'austérité du cloître.

Mais saint François les voulait aussi « frères mineurs », c'est-à-dire les plus petits, les plus humbles des religieux, et en cela nulle sagesse n'est venue modifier son vœu. La douceur et l'humilité restent, après tant de siècles, deux des traits caractéristiques de la vocation franciscaine. Enseignants, prédicateurs ou



SAINT FRANÇOIS

*Le baiser au lépreux — Saint-Damien d'Assise, point de départ de la « Grande Aventure franciscaine » — Le premier couvent de saint François: une grange de Rivo-Torto — Le sermon aux oiseaux — Saint François persuade le loup de Gubbio de renoncer au brigandage — Les Stigmates.*

<sup>9</sup> Stanislas FUMET, *Mikaël* (Editions du Cerf)

missionnaires (ce sont là leurs principales activités, avec, – pour l'honneur, – la garde traditionnelle des Lieux Saints) ; leur piété a toujours l'accent d'une tendre chanson. Aujourd'hui notre christianisme constructeur parle toutes les langues de la politique, de la statistique, du progrès, des sciences et de l'histoire, c'est admirable, on voit qu'il est doué, le monde moderne ne peut rêver meilleur élève, plus sage, plus attentif et même reconnaissant. Mais notre christianisme ne chante, ni ne fait de vers, – mauvais signe ! il a quelque peu oublié le langage qui est le sien, et que les petits frères de saint François d'Assise connaissent mieux que personne, le langage du cœur, de la passion, et de l'exil.

## XVI

### CONCLUSION

Chaque Ordre a son histoire dans l'histoire de l'Église, dans l'histoire du monde, dans l'histoire des idées, et il s'en faut que toutes ces histoires-là aillent ensemble au même pas, dans la même direction, encore que beaucoup de chrétiens se fassent aujourd'hui un devoir de courir éperdument après le siècle, avec l'espoir de le rechristianiser à la course. Pour écrire l'histoire des Ordres, une vie d'historien ne suffirait pas.

Chaque Ordre honore un fondateur particulier, et si nous consacrons des piles de volumes aux acteurs éphémères de la guerre et de la politique, nous n'aurons pas assez d'encre ni de papier pour raconter des hommes comme saint Benoît, qui a traversé, impassible, quatorze siècles d'histoire avec sa Règle sous le bras, ou saint Ignace de Loyola, dont la personnalité fut si forte qu'après quatre cents ans tout Jésuite lui ressemble comme jamais enfant ne ressembla mieux à son père. Et qui dira ce que nous devons à saint Bernard ? Les saints d'Espagne ou d'Italie sont bien espagnols, ou bien italiens, on reconnaît aisément en eux les traits de leur peuple, le génie de leur nation, les couleurs de leur pays. L'Espagne était cette terre aride quand Jean de la Croix découvrit la voie mystique du dénuement total, les collines ombriennes étaient déjà ce gentil jardin où l'art allait venir comme un fruit lorsque François Bernardone se mit à chanter son frère l'Arbre et sa sœur l'Eau. Devant l'histoire, l'Espagne peut s'enorgueillir d'avoir produit Thérèse d'Avila, Ignace de Loyola, Dominique de Guzman, trois lames de pur Tolède tirées de son sol et forgées à son feu; l'Italie peut se vanter d'avoir nourri saint Antoine de Padoue, théologien volubile, doux aux petits poissons, ou sainte Catherine de Sienne, réplique féminine et spirituelle du *condottiere*. Mais lorsque nous admirons chez saint Bernard, – aussi bien que chez saint Louis, – cette harmonie du divin et de l'humain dans une âme droite, il nous faut bien voir que l'origine du clair génie français est là, et non ailleurs.



Chaque Ordre a sa vocation, sa mission, ses œuvres. J'ai choisi sept Ordres parmi les plus typiques, mais il en existe soixante-douze autres selon *l'Annuaire pontifical*, sans compter les congrégations de femmes, et j'ai dû ignorer de grandes familles spirituelles, anciennes comme les Prémontrés, nouvelles comme les Petits Frères de Charles de Foucauld. Tous diffèrent par quelque côté, souvent par le tout. Les Pères Blancs ne prononcent pas de vœux, alors que les Trappistes ne prononcent guère que cela. Jamais les Ordres actifs n'ont été plus mêlés au monde, jamais les Ordres contemplatifs n'en ont paru plus éloignés. Tandis que certaines initiatives religieuses sur le plan social suggèrent le mot de « révolution », d'autres, dans le domaine spirituel, rappellent la tradition la plus reculée. Les uns s'aventurent jusqu'aux frontières du marxisme, les autres retournent chez saint Jérôme. Ce double mouvement de dilatation et de contraction, d'apostolat et d'érémitisme, d'expansion missionnaire et de resserrement doctrinal est le rythme constant de l'Église depuis sa fondation. C'est aussi le mouvement même du cœur.



Chaque Ordre a son caractère, et ses lois. Ici, on m'adressera sans doute un reproche : tous ces moines, je les ai vus sans défauts, toutes ces communautés religieuses, je les ai supposées fidèles à leur idéal.

Il y a de mauvais moines, mais un mauvais moine ne mène pas longtemps la vie monastique. Sans une très forte vocation, il est impossible de vivre six mois dans un couvent de contemplatifs (par exemple). Dans la solitude et le silence d'une chartreuse, les sentiments médiocres meurent de faim ou dévorent leur hôte en très peu de temps. Certes, la nature humaine est terriblement vivace, ingénue, habile à recréer partout les conditions de son bien-être, – jusqu'au fond d'une prison, d'une tranchée, d'un trou d'obus. Elle ressemble à ces plantes aux longues et souples racines qui se glissent entre les pierres et semblent deviner la terre à travers les cailloux. Avec certaines aptitudes particulières à la vie végétative, l'ermite, au lieu de virer à l'ange, peut tourner au concombre. C'est un des risques du métier. Mais la vie d'un concombre de cloître a si peu de rapport avec l'idée que l'on se fait du confort que cet échec-là ressemble encore à une réussite. Pour beaucoup d'entre nous, un religieux est un homme qui, par trois vœux correspondant à trois conseils de l'Évangile manifestement tombés en désuétude, a résolu un problème que ses semblables n'ont même plus le temps de se poser, un homme qui a résolu le problème de ses fins dernières au milieu de gens qui cherchent à résoudre celui de leurs fins de mois. Nous oublions que ces trois vœux s'ajoutant aux engagements du sacerdoce supposent une exceptionnelle générosité d'âme, dont l'éclat s'efface bien rarement tout à fait.

Les communautés religieuses ne sont pas des sociétés parfaites. Toutes – ou presque – sont passées au cours de leur longue existence par des phases d'avachissement moral qui ont plus d'une fois servi d'excuse aux nôtres. Mais, si les sociétés de religieux ne sont pas parfaites, du moins diffèrent-elles des autres en ceci que le désir de la perfection est leur véritable raison d'être et la seule explication plausible de leurs renaissances et de leur survie. Elles montrent une tendance générale vers le bien d'autant plus constante que, avec leur régime clos et les étroites limites humaines qu'elles s'imposent, elles ne sauraient demeurer longtemps trop inférieures à leur idéal sans devenir d'authentiques cercles d'enfer (je ne dis pas que cela ne se soit jamais produit, je pense simplement que ces défaillances ne manquent pas de chroniqueurs). Il est probable que l'on retrouverait sans peine, chez elles, plus d'un défaut de chez nous. Mais, dans l'ignorance où nous sommes de leurs mœurs, il est plus urgent d'apprendre par quoi elles se distinguent du monde, que de savoir en quoi elles lui ressemblent. C'est pour la même raison que j'ai négligé les moines ratés. Pour se faire une juste opinion sur Polytechnique, il vaut mieux interroger ceux qui ont passé l'examen avec succès, plutôt que les candidats recalés.



Chaque Ordre a son art, son style, ses écrivains – et ses poètes. Outre que ces richesses-là sont beaucoup plus connues que les autres, je n'ai pas jugé nécessaire d'aggraver, en insistant là-dessus, le sentiment déjà trop répandu que l'art est la seule justification possible de l'activité spirituelle.

Enfin, chaque Ordre a son rythme propre. L'immobilité du contemplatif est impressionnante. Est-elle réelle ? N'est-ce pas l'apparente fixité des astres qui se tiennent plus proches que les autres du centre de leur gravitation ? Car toutes les planètes de l'univers religieux tournent autour du même soleil, à des distances inégales, d'une marche plus ou moins rapide. Du point où nous les observons d'habitude, nous n'apercevons que leur face d'ombre, celle du renoncement, de l'abnégation, de la mort. Nous ne voyons pas le côté exposé à la lumière, le côté du jour et de la vie. J'en ai donné quelques images, papillons, bois sculptés, coquillages rapportés des pays lointains... Mais au terme de ce voyage le lecteur aura vu, je l'espère, que je n'avais pas même abordé le sujet... Car, de la mystérieuse puissance qui meut cet univers, enrôle et discipline des âmes – et des muscles – de vingt ans; de l'étrange pouvoir qui s'exerce sur certains hommes et leur fait trouver bon de mener dans le jeûne et le silence, entre quatre murs, une existence recluse d'otage à perpétuité ; de la secrète présence qui emplit la cellule du Chartreux, si bien que l'on peut dire sans nul paradoxe que le Chartreux est un homme qui fuit les autres pour être moins seul ; de la joie inconnue pour laquelle tant de coeurs renoncent à toutes les joies ; de l'invisible beauté qui séduit à jamais l'âme contemplative ; de ce mystère, de cette puissance, de cette beauté, je n'ai rien dit – et pourtant c'est bien cela, le sujet !